

MINOS

# UN ANGE PASSE

*NOUVELLES*



# THOMAS, LE PAL ET LA FOURRURE

# Préface

En reprenant la citation de Daniel Defoe en épigraphe à *La Peste* d'Albert Camus, on pourrait écrire : « Il est aussi raisonnable de représenter une espèce de violence par une autre que de représenter n'importe quelle chose qui existe réellement par quelque chose qui n'existe pas. »

Dans le récit qui suit, Minos dessine le sort d'un jeune Français soumis à un traitement que peu d'entre nous aimeraient subir. Dans une action assez réaliste, il fait subir à son modèle, Thomas, un garçon de douze ans, des exactions violentes. Il donne ainsi aux lecteurs la possibilité de s'identifier avec lui, ou bien aux autres individus qu'il rencontre sur son chemin. La lectrice/le lecteur devra choisir – une question de goût ? une question de valeurs ? une question d'orientation sexuelle ?

Le public qui lira cette histoire aura franchi l'âge de ce garçon au moins de six années, l'histoire s'adresse uniquement à un lectorat à l'âge légitime – tous les autres sont priés de s'abstenir ! Donc cela ne pourra arriver à aucun des lecteurs, ce qui en fera le charme pour certains d'entre nous, qui aiment éprouver une distance bienfaisante à une réalité déprimante.

Cependant, Minos a assumé sa responsabilité comme auteur et il a mis du sucre sur le chemin du petit. Il jouira comme aucun – ou presque – d'entre nous aura joui. Du reste, comme disait Victor Hugo : « Le malheur, la douleur est un fruit : le Bon Dieu ne le fait pas croître sur la branche trop faible encore pour le porter. » (*Les contemplations*, « L'enfance ».)

Son héros devient fort dans sa faiblesse et cela fait bon de le lire... N'est-ce pas l'effet de toute activité sexuelle ?

Jan (mai 2016).

# L'H.L.M.

Thomas prit son assiette et la déposa dans l'évier. Devant la fenêtre, un rideau de dentelle bon marché masquait les tours et les barres d'immeubles, mornes et grises, et diffusait un soleil de septembre qui illuminait la cuisine. Il regarda sa montre : une heure moins cinq. Il avait toute une heure à lui avant de retourner au collègue.

Il suivit le couloir obscur et rejoignit sa chambre. Comme chaque fois, il jeta un coup d'œil à la grande photo en noir et blanc, punaisée sur le mur en face de son lit, que son oncle avait faite de lui pendant les dernières vacances, lorsqu'il avait partagé avec sa mère un gîte en Lozère. L'instantané le montrait assis dans l'embrasement d'une fenêtre, en contre-jour, la tête penchée de côté, l'air pensif, en train de lire un album de BD. Il trouvait la photo réussie et il contemplait volontiers le mouvement de ses longs cheveux blonds, coiffés à la Jeanne d'Arc, la ligne de son corps, encore fluet à douze ans, pris dans la chemisette noire et le jean étroits qu'il aimait. Sa pose un peu alanguie le faisait ressembler à un Pierrot posé sur un croissant de lune.

Il ouvrit son armoire. Il se regarda en pied dans la glace, placée au dos de la porte. Sa mère lui reprochait sa « coquetterie », comme elle disait, mais en réalité il aimait juste se contempler : il se trouvait beau, et voilà tout. Il s'envoya l'esquisse d'un sourire – qu'il reçut avec plaisir, comme un signe d'amitié pour lui-même.

En revanche, il détestait ce pull jacquard, vert à motifs blancs et bleus, que sa mère lui avait fait mettre le matin. Il l'attrapa et le retira. L'acrylique crépita d'électricité statique – mais évidemment le synthétique, c'était moins cher. Il en ressortit ébouriffé. Entre un petit geste en arrière de la tête et quelques coups de peigne du bout des doigts, il se recoiffa en surveillant chaque fois comment ses cheveux retombaient, leur mouvement sur sa tempe, le désordre délicatement organisé des mèches sur son front.

Il déboutonna posément sa chemisette jaune paille, en observant l'échancrure qui s'ouvrait sur sa poitrine. Il adorait ce léger suspense, cette attente, la déchirure de cette fente qui descendait lentement, la douceur de la peau qui montait comme une caresse... Il l'écarta, regarda les ovales bistrés de ses seins, son ventre lisse où se nichait son nombril, comme un petit trou – qui menait où ?

Il la tira hors de son jean et s'en débarrassa. Elle tomba par terre, sur le pull. Il enfonça les mains dans les poches, rentra la tête dans le cou en haussant les épaules et, avec une petite moue, se considéra. Il inclina le visage de côté, et ses cheveux lui caressèrent la nuque. Il se tournait, se renversait, il observait sa gorge, comment les mèches glis-

saient sur son front, cachait une joue, puis la dégageaient de nouveau. Il pivota pour s'examiner de profil, puis de l'autre, pour voir l'angle de ses bras sous plusieurs perspectives. Quelque chose bougea dans son slip, et il sentit le délicieux frisson précurseur du moment où son membre allait se tendre. Il avait envie de lui ; décidément, il s'aimait.

Il s'accroupit, délaça ses grosses chaussures brunes, et il s'en débarrassa avec les chaussettes noires qui ne lui plaisaient pas non plus. Il se redressa lentement. Il ne perdait pas un de ses mouvements. Il fit sauter un à un les boutons métalliques du jean ; c'était le meilleur moment. La braguette s'écarta en V et son slip bleu marine apparut. Il était de qualité médiocre, l'élastique trop fin, la matière sèche, il ne l'aimait pas davantage. Il repoussa le pantalon le long de ses jambes, en surveillant dans le reflet comment ses cuisses minces se dégageaient, ses genoux se pliaient, son pied nu en ressortait.

Il se contempla en slip. Il se tourna pour se regarder de côté et il suivit des yeux la ligne de son dos, la courbe de ses fesses qu'il contractait pour les faire encore plus jolies. Un nouveau frisson lui parcourut l'échine. Face à la glace, il glissa un index de chaque côté sous l'élastique, et il poussa avec une délicieuse lenteur. Les hanches apparurent, le ventre s'allongea, puis le sexe fut libéré. Il était déjà redressé, rehaussé par la petite balle remontée dessous, à demi tendu, en forme de virgule. Pas un poil ne l'entourait, car depuis qu'ils avaient commencé d'apparaître, Thomas les tirait systématiquement. Il avait été traumatisé quand un soir il s'était trouvé face à son oncle sortant de la douche, et qu'il avait découvert ses organes, et surtout l'épaisse tignasse noirâtre qui les couronnait ; il n'avait pas l'intention qu'une telle horreur lui poussât dessus !

Il fit passer sous les fesses le tissu élastique qui roula sur ses cuisses. Il se pencha pour l'enlever, soulevant une jambe puis l'autre, et il resta un instant à se contempler, en équilibre sur un pied, les épaules de biais, les cheveux pendant sur le côté.

Il se redressa lentement. Il regarda ses yeux bleus sous la frange de ses cheveux blonds. Il était entièrement nu, sauf le bracelet en cuir noir de sa montre qui barrait son poignet gauche. C'était son unique rappel à la réalité : une grosse montre-chronomètre à aiguilles, que son père, avant son départ, lui avait offerte pour son anniversaire de dix ans, par provocation, à la seule raison que sa mère ne voulait pas qu'il eût aussi jeune un objet aussi cher... Il surprit sur son visage une expression sérieuse, un peu grave. C'était comme cela chaque fois qu'il se retrouvait en tête-à-tête avec lui, devant la glace, nu comme Adam.

Son sexe continuait de se redresser entre ses bras ballants. Il savait qu'il n'avait encore qu'une « petite bite », mais il s'en fichait, elle lui convenait bien, elle lui suffisait, elle lui donnait tout le plaisir qu'il

voulait. Il se la prit doucement, et aussitôt elle se développa entre ses doigts. Il frissonna. Il se caressa lentement tout en s'examinant des pieds à la tête. Il observa dans le reflet son épaule droite, et il suivit le léger frémissement de son biceps tandis qu'il se masturbait d'un geste court – et maintenant plus rapide.

Il s'interrompit pour s'accroupir devant le tiroir le plus bas de l'armoire, là où il rangeait ses petits secrets, et il fouilla sous ses affaires. Il en sortit un slip léopard. C'était en réalité un maillot de bain qu'il avait acheté lui-même dans une solderie. Il se souvenait avec un peu de honte de son émotion en entrant dans le magasin où l'objet était exposé. Le cœur battant, il avait désigné l'article, craignant qu'on ne lui posât des questions, ou que quelqu'un de connaissance ne le reconnût au travers de la vitrine...

Il l'enfila et, avec un frisson de plaisir, il l'ajusta autour de ses hanches. Le tissu élastique était soulevé par-devant : il adorait la sensation du lycra qui appuyait sur son organe et lui procurait des impressions délicieuses. Il rejeta ses cheveux en arrière, et il s'examina. Il savait que si elle le découvrait dans cette tenue, sa mère piquerait une crise ! À la satisfaction de se trouver beau, s'ajoutait le piment de l'interdit, de transgresser la neutralité du décor familial. Il se passa la main sur le devant du slip, pour bien sentir la pointe qui avait encore durci, puis par derrière, sur les fesses, en se tournant pour voir ses doigts se promener sur le tissu ocellé.

Il dressa les bras au-dessus de la tête, se prit un poignet dans l'autre main, et il s'étira en se tordant. Il adorait observer les stries des côtes sous sa peau tendue, son plexus creusé comme une grotte, la bosse horizontale qui se dessinait clairement dans le tissu léopard... Il était « Kim », le fils de la jungle, debout dans les branches d'un baobab, caressé par les rayons du soleil levant...

Il quitta la glace, et il sortit de sa chambre. Depuis le couloir, il entra dans celle d'à côté. Il marchait prudemment, comme un voleur, pieds nus sur la moquette, attentif à ne rien déplacer. Il regarda la photo de sa mère sur la table de chevet, le seul objet que son père avait laissé quand il avait abandonné la maison. Le cliché datait de nombreuses années, avant la naissance de Thomas, et il était à chaque fois surpris de découvrir combien elle avait été jolie. Mais les cheveux blonds avaient grisonné, coiffés aujourd'hui en deux bandeaux plaqués sur les côtés, le nez s'était aiguisé, l'amertume avait aminci les lèvres trop serrées. Et il avait parfois peur, quand lui-même serait devenu grand, de ne s'enlaidir comme les années avaient enlaidi sa mère. Cependant, et malgré sa sévérité, il éprouvait pour elle un vif attachement.

Il ouvrit la penderie. Il observa la façon dont les robes et les manteaux étaient suspendus, mémorisant les plis et les particularités de

leurs positions. Puis il s'empara du grand manteau de fourrure, taillé dans un pelage d'un roux flamboyant – le cadeau de mariage de sa mère, le seul luxe qui lui restait.

De retour dans sa chambre, il l'étala par terre, la doublure contre le sol. Il orienta convenablement le miroir de l'armoire, et il s'allongea en face, sur le manteau, en se calant la tête contre le lit. Il se regarda, jambes et bras écartés, voluptueusement enfoncé dans la fourrure, un léger sourire aux lèvres, et il s'étira nonchalamment. C'était le bonheur. Kim était couché sur la peau du lion qu'il avait étouffé entre ses bras puissants...

Il rabattit une manche sur lui et s'en caressa doucement le ventre, la poitrine, entre les jambes. Il se tortilla lentement pour que son dos s'enfonçât plus profondément, que chacune de ses cuisses profitât de cette matière merveilleuse. Il replia une jambe et se frotta la plante du pied au milieu de la jungle des poils, si lisses qu'ils lui coulaient entre les orteils comme un fluide. Il se tordit sur le côté en présentant le flanc, l'aisselle, puis il roula sur le ventre, et plongea le visage dans le pelage délicieux. Il sentait sur sa peau nue toutes les petites vibrisses de la fourrure et il en était électrisé. C'était doux, moelleux et douillet ; c'était suave ; c'était absolument sublime ! Et d'être enfoui dans le parfum de sa mère ne l'excitait que davantage : il transgressait un fantastique tabou.

Comme un chat, il revint sur le dos. Il se remit à se toucher au travers du slip léopard. Cela se redressa très vite sous ses doigts. Il poussait et repoussait sa pointe d'un côté et de l'autre, il la frottait langoureusement, et il était traversé par les décharges acides de plaisir. Par un geste automatique, sa main se glissa sous la ceinture élastique et commença de la baisser ; mais il s'interrompit. Il jeta un coup d'œil à sa montre : une heure vingt-cinq. Il avait encore le temps.

Il remonta le slip et, son mouvement ayant été un peu vif, l'entre-jambe du maillot vint écraser sa verge, ce qui lui fit découvrir une impression nouvelle. Il la provoqua de nouveau en reprenant la ceinture et en la tirant vers le haut. Le tissu élastique frottait sur le sexe, pressait les testicules, s'incrustait dans la raie des fesses. Il sentait notamment monter en lui, de la région de son derrière, des sensations inconnues, comme si son entrefesse s'embrasait sous la friction du maillot.

Il se résolut à le redescendre, et il se passa le majeur entre les fesses pour mieux se rendre compte. Un frisson singulier le parcourut. Mais l'envie de se prendre le membre fut la plus forte. Il l'entoura de ses doigts, formant comme un clocheton par-dessus, et il commença un mouvement de haut en bas qui tour à tour étirait sa peau et la renfonçait sur la tige. Le liquide filant déjà perlait au bout. Il activa son geste, qui devint de plus en plus sec, de plus en plus nerveux. Il se tordit voluptueusement en arrière, les yeux fermés, la bouche ouverte.

Le plaisir envoyait ses aiguilles dans tout son corps, l'étourdissait, le possédait. Il se perdait, il n'était plus personne, il n'était plus que sa jouissance. Puis, soudain, il sentit le déclic, et il s'arqua désespérément dans la fourrure tandis que de douloureux éclats le transperçaient d'une crampe délicieuse, d'un bonheur brûlant : un coup de couteau trop bref.

Il retomba, les yeux fermés, et il se mit sur le côté, attendant que se dissipât le tourbillon qui tournait en lui. La commotion avait été si vive qu'elle laissait ses organes sensibles au point de lui faire presque mal. Il rabattit un pan du manteau sur lui, et il s'enveloppa comme une chenille dans son cocon. Il ne voulait plus se regarder. Il savait qu'il se trouvait moins bien après ces moments-là. Son sexe se coula dans les poils souples et soyeux du manteau, mais il ne craignait pas de le tacher d'un peu de son eau, elle était si transparente qu'elle ne laisserait pas de traces. Un heureux assoupissement l'envahit, il était divinement bien dans sa chrysalide.

Un instant plus tard, il se redressa brusquement. Deux heures moins vingt : il fallait ranger. Il remonta son slip et se leva. Il rapporta le manteau dans la chambre de sa mère et le suspendit en prenant soin de le remettre exactement en place.

De retour devant son armoire, il tira de son tiroir « privé » une paire de chaussettes blanches. Comme le maillot, il les avait achetées lui-même, dans un magasin de sport, en expliquant qu'il allait faire du tennis à un vendeur qui ne lui demandait rien. Il s'assit devant la glace et les enfila. Il finissait ce jour-là à quatre heures, et il aurait le temps de se changer bien avant que sa mère ne rentrât du travail ; le matin, il ne pouvait malheureusement pas s'habiller comme il voulait, car elle partait en même temps que lui. Il choisit un tee-shirt sans manches noir, qu'il ne portait normalement qu'en été, pendant les vacances, puis il renfila son jean par-dessus le maillot de bain. Il adorait ce sentiment excitant de porter sous ses vêtements quelque chose de scandaleux. Il se reboutonna lentement tout en se regardant dans la glace. Il se trouvait superbe dans ce tee-shirt serré qui lui laissait les épaules nues et les mettait en valeur, la taille bien prise dans le jean étroit, le poignet marqué par le bracelet de la montre. Il remit ses chaussures et les laça, un genou au sol, tout en s'observant à la dérobée. Il se redressa et, enfin, il enfila son pull noir à col roulé. Celui-là, il le chérissait ; son oncle le lui avait offert au début de l'année, pour l'anniversaire de ses douze ans. Il s'ajustait bien à lui, il avait de la tenue, il était de bonne qualité, agréable de contact ; il le portait parcimonieusement, de crainte de l'user trop vite. Il s'observa tandis qu'il en arrangeait le col impeccablement, à plat sur le cou. Il remonta les manches sur ses avant-bras – puis il les redescendit un peu – avant de les retirer à peine...



Il regarda ses habits du matin, en vrac par terre, puis il haussa les épaules : de toute façon, il lui faudrait les remettre, ce soir, avant le retour de sa mère. Il attrapa son sac de classe qu'il mit à l'épaule, et il quitta sa chambre.

Il sortit de l'immeuble en poussant nonchalamment la porte vitrée. Il emprunta la rue qui longeait la barre où il habitait, et il suivit la misérable bordure d'herbe, plantée d'un arbre ou deux et de quelques buissons épars. Il faisait beau, il aimait la façon dont il était habillé, il gardait un excellent souvenir de sa petite séance qui s'était passée très agréablement ; un vent léger lui soulevait à peine la frange sur le front, et ses cheveux lui frôlaient les sourcils ; il se sentait détendu, le collègue était à dix minutes, il ne serait pas en retard, tout allait bien.

Il se demanda si dans sa classe quelqu'un remarquait qu'il se changeait parfois le midi. Un prof ? Une fille ? Et dans ce cas que pensaient-ils ? Sans doute, comme sa mère, qu'il était trop « coquet » ; qu'il donnait trop d'attention à sa tenue et « pas assez à son travail » – ça, c'était les profs – ; qu'il avait les cheveux trop longs et que ça faisait « bébé » – les filles. Mais il s'en fichait. Il trouvait plus important de se sentir bien avec lui.

Pendant le trajet, il joua « à se voir ». C'était l'une de ses marottes : il choisissait une personne dans la rue, il se plaçait de son point de vue, et il l'imaginait en train de le regarder. Une dame blonde arriva en face de lui, bien mise, vêtue d'un tailleur violet, portant son manteau à la main, et il se vit dans ses yeux, jeune écolier marchant d'un bon pas, le sac en bandoulière, avec ses longs cheveux blonds qui oscillaient sur son pull noir. Quand il la croisa, il se demanda furtivement si elle aurait eu envie de lui passer la main sur les fesses, sur son jean serré, ou, même, de la lui mettre à la braguette. Il frissonna... Puis il sourit : la femme était certainement loin de savoir à quoi il rêvait !

Il chercha une autre cible, mais la rue était vide. Sarcelles était quasi déserte à cette heure, car la plupart des élèves déjeunaient à la cantine. Au bout de la rue, un J9 gris tourna le coin. Le fourgon tôle roulait lentement et, finalement, il s'arrêta à sa hauteur. De la musique disco sortait par la fenêtre ouverte. Avec un accent étranger, peut-être de l'Est, le passager le héla : « Eh ! petit !... Y a pas une station essence dans le coin ? » Il n'aimait pas beaucoup qu'on l'appelât « petit », mais il fut tout de même flatté par l'idée que des gens en voiture s'adressaient à lui. Il s'arrêta en réfléchissant, puis il s'approcha pour expliquer comment aller à la station Esso.

Il entendit la porte latérale de la camionnette s'ouvrir. Il tourna la tête et vit un homme surgir, mais il n'eut pas le temps de l'examiner. Comme dans un film au ralenti, un bras l'enveloppa et l'emprisonna d'une clé puissante à la ceinture, qui lui écrasa le ventre d'une barre

de dure comme l'acier et lui coupa le souffle d'un coup. Une main se plaqua brutalement sur sa bouche, une grosse main r che, terrible, violente, qui lui renversa la tête en arrière. Dans un mouvement fulgurant, il fut soulevé et poussé à l'intérieur. Le fourgon démarra aussitôt ; la porte coulissa et claqua bruyamment.

Terroris , affolé, Thomas était abasourdi de surprise. La respiration arrêtée par le bras qui lui écrasait le ventre, étouffé par la main qui le b illonnait, il se tr moussait en vain pour se dégager, se débat-tait en donnant des coups de pied dérisoires dans les jambes de celui qui le portait. Mais un autre l'attrapa rudement par les poignets, et à deux les hommes le ma tris rent facilement. Il fut couché à plat ventre, on s'agenouilla sur ses reins pour l'immobiliser. On lui tordit les bras dans le dos, on lui enfonça de force un chiffon dans la bouche, puis on lui appliqua sur le visage un bâillon qu'on lui noua fortement sur la nuque. Malgré les ruades qu'il essayait de leur opposer, ils le ligot rent étroitement. Ils tiraient sur la corde en la faisant entrer profondément dans la peau de ses poignets, dans le tissu de ses chaussettes. Ils lui attachèrent encore les bras en enserrant la poitrine, et les jambes à la hauteur des genoux. Il était complètement ficelé. Tandis que la camionnette roulait à bonne vitesse, il les sentit qui faisaient une nouvelle fois l'examen des nœuds et les assuraient en les doublant systématiquement. Enfin ils d vers rent sur lui de la paille en vrac qui le recouvrit entièrement.

Il avait le cœur qui battait à cent à l'heure. Son esprit était noyé par l'affolement de cet  v nement si soudain, si violent. Quand il parvint à réfléchir de nouveau, il se rendit compte, bouleversé, de ce qui s'était passé : on l'avait enlevé !... Mais pourquoi ? Pourquoi lui ? Qui étaient ces hommes ? Que lui voulaient-ils ? Une rançon ? Sa mère touchait le SMIC, elle ne risquait pas de leur donner une fortune. Il n'avait même pas eu le temps de faire attention aux traits de ses agresseurs. Il se souvenait de visages blafards, de cheveux noirs et frissott s.

Ses liens lui faisaient atrocement mal, particulièrement aux poignets, mais malgré le pull ses bras aussi étaient cruellement entaillés. Sur son visage, la toile rugueuse était si serrée qu'elle lui écrasait les joues. Le chiffon dans la gorge l'étouffait, il devait respirer par le nez au travers du tissu. Le sol métallique de la camionnette était dur ; il essaya de bouger un peu pour se mettre dans une position plus confortable, mais il n'en trouva pas. Et, en se glissant sous son col, la paille le gratta et rendit sa situation encore plus pénible. Il décida de rester immobile. Mais la fourgonnette roulait vite, et à chaque virage il était poussé d'un côté ou de l'autre.

Que pouvait-il faire pour se sortir de là ? Il tira sur ses bras, mais ses poignets semblaient soudés ensemble. Il était évident qu'il n'avait

aucune chance de se libérer seul. Dans la confusion des idées incohérentes qui se bouscullaient en lui, il revit son sac : il avait dû tomber dans le caniveau, et y rester... En classe, à l'appel, il serait marqué *absent*... Il se demanda ce que sa mère imaginerait en rentrant le soir et en trouvant l'appartement vide... Il se rendit compte qu'elle allait découvrir les vêtements qu'il avait laissé traîner par terre dans sa chambre : elle comprendrait alors qu'il s'était passé quelque chose.

## Le chenil

Le voyage dura une éternité. Quand la camionnette s'arrêta enfin, il n'en pouvait plus, son corps était complètement endolori, il ne sentait plus ses mains. Il entendit les portières s'ouvrir, et on dégagea la paille. On défit son bâillon, et il recracha le chiffon avec soulagement. On le tourna sur le dos. Il reconnut quelques-uns des hommes, mais ce fut un autre qui vint vers lui, qui le souleva et le chargea comme un sac. Il fut jeté sur une épaule, plié en deux, retenu d'un bras rude en travers des jarrets. Son visage frottait contre le dos de l'homme et, à chaque pas, son os lui entraît un peu plus dans l'estomac. Il se rendit compte que la nuit tombait. Ils avaient dû rouler des heures. Où étaient-ils ? Il entendait non loin comme une meute de chiens qui glapissaient.

Ils entrèrent dans un hangar faiblement éclairé. Il entra perçut une rangée de grilles. Peu après il fut déposé sur le flanc, par terre, sur quelque chose de mou qui devait être de la paille recouverte d'une couverture. Il entendit un cliquetis métallique, puis l'homme s'éloigna, une lourde porte claqua, et ce fut le silence.

Au bout d'un moment, il roula sur le dos, et il examina l'endroit où il se trouvait. Il découvrit qu'il était enfermé dans une cage !... Un homme n'y aurait pas tenu debout, et lui-même ne parvenait pas à s'allonger entièrement, il devait garder les jambes repliées. Il releva la tête, et il discerna de part et d'autre des cages identiques où des gens étaient assis ou étendus sous des couvertures ; d'après leur taille, il lui sembla qu'il s'agissait d'enfants. Dans le couloir, une veilleuse au plafond donnait une faible lumière jaune. Ça sentait le chien. Une angoisse terrible lui serrait le cœur. Que faisait-il là ? Que voulait-on de lui ? Qu'allait-on faire de lui ?...

Une porte s'ouvrit quelque part, et un pas s'approcha. Un homme se campa devant la cage – celui qui l'avait porté depuis la camion-

nette. Il avait des cheveux blancs coupés courts, un menton en galoche et, avec sa grosse chemise à carreaux et sa salopette, il avait l'air d'un fermier américain. Le cœur de Thomas s'arrêta en découvrant qu'il était accompagné d'un impressionnant doberman, si noir qu'on n'en voyait que les yeux.

Le fermier ouvrit la grille et entra. Il s'accroupit à ses pieds, et il l'examina en fronçant les sourcils : « Mais t'être fille ou garçon, toi ? » Il avait lui aussi un fort accent de l'Est, polonais ou russe, mais le ton était tranquille, presque affectueux. Avant qu'il eût l'idée de répondre à cette question, l'homme lui glissa la main entre les cuisses et lui pinça la braguette ; il sursauta, interloqué. « P'tit gars, on dirait ! Si joli que pris pour poulette ! » Il rit. Il lui tapota la joue gentiment. « Vais défaire toi. Mais pas faire malin, parce que sinon... Vais montrer. » Et il se tourna vers le chien : « Narco ! Gryzie ! »

Le doberman, qui était resté à rôder devant la porte, bondit comme s'il n'attendait que cela, et il le mordit au mollet. Thomas poussa un cri d'effroi. Le fermier gloussa : « Ben, purée, sacrée mauviette, toi ! » Thomas sentait au travers du pantalon les crocs profondément enfoncés dans sa chair. Il haletait en grimaçant de douleur et de peur.

Le fermier gronda : « Narco ! Idź ! » Le chien rouvrit la gueule et, manifestement à regret, la queue basse, il ressortit de la cage. « T'as compris maintenant, petit ? »

Thomas fut saisi par les hanches et tourné sur le ventre. On coupa la corde qui lui liait les poignets. Quand le sang se remit à circuler dans ses doigts, il gémit plaintivement.

Soudain il entendit l'homme siffler entre ses dents : « Dis-donc, c'est bien jolie montre, à ton âge ? Fais voir un peu. » Impuissant, il sentit le bracelet se desserrer, s'ouvrir, lui quitter le poignet. L'homme grogna : « Faudra changer cuir : un peu court. » Offusqué, il voulut se tourner pour protester. « Chut-chut-chut ! » fit l'homme. « Reste tranquille. Pas besoin savoir l'heure, maintenant. » Puis il finit de le libérer.

Thomas se redressa et s'assit contre le mur du fond en massant ses poignets douloureux. Il regardait avec inquiétude sa montre au bras de cet étranger. S'il se permettait de la lui voler sans se cacher, cela ne présageait rien de bon.

« Voilà : t'as à manger, et aussi de l'eau. Le seau, c'est pour pipi-caca ! » Le fermier ricana. « Ah ! j'te donne couverture. » Il ressortit en laissant la grille ouverte.

Thomas regarda le chien qui tournait toujours en rond. Non seulement il n'esquissa pas un geste pour s'enfuir, mais il aurait même préféré qu'on refermât la cage.

Quand l'homme revint, il lui jeta une couverture en laine grise, puis il rabattit la grille et poussa le verrou avant d'y refermer un cadenas. Il sortit du hangar en laissant la veilleuse allumée.

Thomas remonta la jambe de son jean et observa son mollet : le chien s'était contenté de le pincer, sans percer le pantalon ni la peau, mais les traces bleues laissées par les canines étaient clairement visibles. Tout en se massant la jambe, il regarda autour de lui avec circonspection. Ceux qui étaient enfermés dans les autres cages n'avaient pas bronché malgré le remue-ménage. D'après les silhouettes et les têtes qu'il entrapercevait, il s'agissait d'enfants, à peu près de son âge. Il pouvait y en avoir une douzaine ; ils semblaient prostrés.

Il avait très envie de faire pipi. Il regarda derrière lui et découvrit, à côté d'une écuelle en plastique jaune, identique à celle qu'on donne aux chiens et remplie d'une espèce de purée mêlée de viande hachée, un seau rouge et un rouleau de papier toilette. Il se mit à genoux, déboutonna son jean et abaissa son slip. Il présenta son pénis au-dessus du récipient, mais il comprit qu'il risquait d'en mettre partout. Il se redressa, jeta un bref regard circulaire pour vérifier que personne ne l'observait, puis il baissa rapidement ses culottes sous les fesses, et il s'assit sur le seau. Son urine gicla contre le plastique. En voyant son slip léopard entre ses cuisses, il sentit les larmes lui monter aux yeux. Où était sa maison ? sa chambre ? Tout son corps se relâcha, et bientôt une autre envie lui vint. Il se soulagea honteusement.

Quand il eut fini, il prit le papier et s'essuya. Il se rajusta. Il mourait de faim, et il examina l'écuelle. Était-ce une pâtée pour chien ou réellement de la nourriture ? Il renifla prudemment : ça ne sentait pas mauvais. Et comme il y avait une cuillère dedans, malgré l'angoisse qui continuait à lui faire trembler les mains, il se mit à manger.

Il était rompu de fatigue. Il repoussa l'écuelle et le seau qui puait, s'allongea en chien de fusil sur la paille recouverte d'une simple couverture, et il tira sur lui celle que le fermier lui avait donnée. Les plus folles suppositions lui tournaient dans la tête : est-ce que ses ravisseurs avaient enlevé tout un contingent d'enfants sans fortune pour demander une rançon groupée ? Ou peut-être ne s'agissait-il que d'une sorte de jeu, organisé par les scouts, avec d'autres enfants comme lui ; peut-être le lendemain allait-il se réveiller auprès de sa mère, qui rirait avec lui de cette bonne farce... Il tomba dans le sommeil.

\*

Le lendemain, ce furent des aboiements de chiens, dehors, qui le réveillèrent. Le jour entrait par des fenestrons haut placés. Thomas n'entrapercevait qu'un coin de ciel gris.

Le fermier revint avec son chien. Il s'arrêtait à toutes les cages, ouvrait le cadenas, entraînait, prenait le seau, le vidait dans une bassine posée sur une brouette, le rapportait, enlevait l'écuelle vide et en mettait une pleine. Puis il refermait la cage. Pareil pour Thomas. Il ne lui adressa pas un mot. Il avait l'air maussade, comme quelqu'un qui accomplit une tâche ingrate. Thomas ne s'habitua pas à lui voir sa montre au poignet !

Quand il fut reparti, des formes sortirent petit à petit de sous les couvertures et s'intéressèrent à la nourriture. Maintenant qu'il faisait jour, Thomas les détailla : des enfants entre dix et quatorze ans, des garçons et des filles, tous blonds ou châtain clair. Il entendait à peine quelques paroles chuchotées.

Dans l'écuelle, il y avait une sorte de porridge nageant dans du lait ; il le mangea avec avidité. Il n'avait pas si faim, mais il était assailli par des vagues d'angoisse. Quand lui dirait-on ce qu'on allait faire de lui ?

Dans la cage de droite était enfermée une fille de treize ans avec de longs cheveux bouclés, d'un blond vénitien, habillée d'un jean et d'un pull fuchsia sur un chemisier blanc ; il la trouva très jolie. Dans celle de gauche, c'était un garçon de onze ans, avec des cheveux si fins et si clairs qu'on les aurait dits blancs ; il était en tenue de sport, un maillot bleu marine avec un col bleu pâle, un short assorti, et de grosses baskets sur lesquelles étaient roulées d'épaisses chaussettes du même bleu clair.

Il trouva plus facile de s'adresser au garçon d'abord. Il s'appelait Arthur, il avait été enlevé quand il rentrait chez lui, juste après un match de hand-ball, et cela faisait au moins deux semaines qu'on le tenait enfermé là, sans qu'il eût la moindre idée de ce qu'on voulait faire d'eux.

La fille de droite entra dans la conversation : « Ils amènent un nouvel enfant presque chaque jour. Moi, ça ne fait que quelques jours que je suis là. Ils sont venus chez moi. Ils ont sonné et j'ai ouvert, sans me douter. Ils avaient un gros carton avec eux, je croyais que c'était pour une livraison. Ils m'ont attrapée par les bras pendant que le troisième me bâillonnait avec sa main. Ils m'ont couchée par terre et ils m'ont ligotée. Ils ont serré comme des brutes, leur corde me faisait atrocement mal. Et puis ils m'ont roulée en boule, et ils m'ont fourrée dans leur carton. Depuis ton arrivée, toutes les cages sont utilisées, maintenant. Je ne sais pas ce qu'il va se passer. » Elle s'appelait Emma.

La journée s'écoula. Thomas remarqua qu'il entendait beaucoup d'abolements. Il y en avait des rauques et graves comme ceux de vieux bergers allemands, et d'autres, aigus, vrillants, des jappements

de roquets. Il essaya de les reconnaître et de les compter, mais il n'y arriva pas. Il devait y en avoir des dizaines.

À part cela, il ne se passait rien. La plupart des enfants restaient allongés tout le temps, accablés. L'un tournait en rond, sa tête baissée frôlant le haut de la cage, un pas dans un sens, puis un pas dans l'autre, sans fin ; un était à genoux, accroché des deux mains aux barreaux de la grille, immobile ; certains gémissaient doucement, ou pleuraient continuellement. Thomas ne pleurait pas. Tout cela avait été si soudain, si incroyable : il n'arrivait pas à se persuader que c'était la réalité, il avait l'impression d'être dans un film... Il chercha ce que sa mère avait pu faire la nuit dernière : avait-elle appelé la police ? Forcément.

Le fermier repassa le midi et le soir apporter à manger. Il parlait peu et plutôt à son chien. Seule une fille osa s'adresser à lui et demanda pourquoi on les retenait ainsi. Elle n'obtint pas un mot de réponse.

Quand la nuit tomba, Thomas se pelotonna sous sa couverture et essaya de trouver le sommeil. Bien que les chiens eussent arrêté d'aboyer, c'était difficile. Il se rappela ce qu'il faisait chez lui, dans son lit, chaque soir avant de s'endormir. Timidement, impressionné de faire ce geste dans des circonstances aussi dramatiques, il avança la main le long de son aine, et il se frotta un peu. Elle mit plus de temps que d'habitude, mais elle finit par se réveiller. Il frissonna et se sentit légèrement mieux. Même prisonnier, il disposait toujours de son corps et de toutes les facultés qu'il lui offrait. Il se souvint du maillot léopard qu'il avait encore sur lui, et il y pensa cette fois comme à un réconfort. Il déboutonna son jean discrètement. Il se la prit au travers du tissu élastique en lycra et son angoisse retomba un peu.

Peu après, il avait les culottes sous les fesses et, sous sa couverture, ses doigts en clocheton secouaient son gland activement. Il se moquait à ce moment de savoir si quelqu'un l'observait. Quand la crampe raidit son corps, que le plaisir le parcourut dans un éclair délicieux et douloureux, il fut empli de gratitude pour cet extraordinaire ressort à sa disposition qui, un instant trop bref, lui permettait de se réconforter, même dans les circonstances les plus terribles.

Un bruit mouillé le ramena à la réalité. C'était le chien qui reniflait la porte de la cage. Il remonta ses culottes aussi vite qu'il put, tout en se tournant sur le côté pour camoufler son geste dans le mouvement d'un dormeur.

Il n'entendait plus rien. Il écarta à peine la couverture, et il jeta un coup d'œil. Dans la lueur de la veilleuse, le fermier marchait lentement, les mains dans les poches, examinant les cages une à une. Il referma les paupières. Son pas s'arrêta devant la sienne. L'avait-il surpris dans son activité solitaire ? Il resta immobile, le cœur battant.

Le bruit de la serrure lui fit rouvrir les yeux brusquement. Mais c'était la grille d'Emma qu'on déverrouillait. Elle paraissait dormir. Le fermier se pencha et tira la couverture pour la découvrir. Elle était couchée sur le côté, recroquevillée. Soudain, le chien se faufila et, la piétinant à demi, la renifla partout à la recherche de son derrière. Elle s'éveilla en sursaut, et elle poussa un cri de frayeur en découvrant le monstre sur elle. « Narco ! Idź ! Idź ! » grogna le fermier en faisant sortir son chien.

La fille se terra dans un coin de la cage, terrorisée. L'homme s'accroupit devant elle. Il lui souriait mais, dans ces circonstances, il avait l'air plutôt effrayant. Il lui prit le visage dans sa grosse main pour la forcer à le regarder. Il lui passa le pouce sur les lèvres, en les lui écrasant doucement. « Tu vas venir avec Tonton, petite poulette », marmonna-t-il. « On va s'amuser un peu, tous les deux... »

Il l'attrapa par le bras et la tira à lui en se relevant. Mais Emma, effarée par ce réveil brutal, par le chien qui rôdait devant la cage, par l'allure peu engageante du fermier, essaya de lui résister. « Tu veux pas venir ? Tu préfères Narco ? » Le doberman entendant son nom revint tout frétilant dans la cage : il lui fourra la gueule dans l'entrejambe et la renifla en la poussant de sa truffe. Elle jeta un nouveau cri et recula en cherchant vainement à l'écarter, mais elle se cogna au mur du fond. « Narco ! Idź ! » L'homme la tira doucement par le poignet et, résignée, elle se laissa entraîner. Quand il la fit passer devant lui, il lui glissa la main dans la nuque, soulevant sa chevelure blonde aux reflets roux. « Tu seras bien avec Tonton », lui dit-il gentiment. « J'te ferai pas de mal. Je sais comment y faire pour garder aux filles "petit gratin" ! »

\*

Thomas entendit Emma revenir, peu avant l'aube. Il vit qu'elle avait les cheveux en désordre, son chemisier sorti de son jean, et son pull froissé. Elle se jeta en boule sur la paille et le fermier verrouilla la grille.

Il se redressa prudemment sur un coude et la regarda. Le visage de la fille derrière les barreaux était tourné vers lui. « Qu'est-ce qu'il t'a fait ? » demanda-t-il doucement. Elle rouvrit les yeux : ils étaient pleins de larmes ; ses lèvres tremblaient, brillantes de salive. « Il m'a emmenée dans sa chambre. Il m'a mise sur son lit. Il m'a touchée partout, il m'a à moitié déshabillée, il m'a embrassée sur la bouche. C'était dégoûtant. Et puis... et puis il m'a obligée à le lui prendre. » Elle referma les yeux.

Thomas n'imaginait pas précisément ce que « le lui prendre » voulait dire, mais en voyant la tête de sa voisine il se doutait bien que



ce devait être quelque chose d'écœurant. Bizarrement, qu'on ait fait cela à une fille le rassurait un peu sur son propre sort : lui ne craignait en tout cas rien de semblable. Il ne tarda pas à se rendormir.

\*

Le lendemain matin, le fermier entra en faisant rouler une sorte de matraque sur les barreaux des cages, réveillant les enfants dans un bruit de tonnerre. « Allez ! debout !... Et tout nu ! C'est jour douche, aujourd'hui !... »

Un à un, chaque enfant devait se déshabiller et, entièrement nu – fille comme garçon –, il sortait de sa cage déposer ses vêtements dans une grande lessiveuse, sauf les chaussures. Le fermier l'emmenait au bout du hangar, d'où il le ramenait cinq minutes plus tard, encore tout mouillé, enroulé dans une couverture grise. Il lui laissait à manger, et il refermait la cage.

Thomas voyait son tour arriver avec anxiété : l'idée de prendre nu une douche devant cet homme ne lui plaisait pas du tout. Néanmoins, il comprenait bien qu'il n'allait pas avoir le choix. Il commença de se déshabiller lentement. Il tira son pull noir à col roulé, délaça ses chaussures, enleva ses chaussettes blanches... Il traînait. Quand, dans la cage à côté de lui, ce fut le tour d'Arthur, le fermier dit à Thomas : « Allez, dépêche-toi si tu veux pas Narco ! » Thomas retira aussitôt son tee-shirt noir, il défit son jean et l'enleva ; il ôta son slip léopard dans le même mouvement. Il préférait encore qu'on le vît tout nu plutôt que dans cette tenue « particulière ».

Après avoir abandonné le ballot de ses habits au milieu des autres, il cacha son sexe en se plaçant la main en coquille au bas de son ventre. Le fermier lui lança un regard goguenard : « Allez, "Tarzan", pas de manières ! » Il avait donc remarqué son maillot !... Thomas avança vers le recoin où se trouvait la douche. Narco lui tournait autour, toujours aussi excité, et il lui glissait sa truffe mouillée dans le derrière pour le renifler. Il allongea le pas en serrant les fesses et en essayant de le repousser, mais le chien parvint tout de même à lui donner entre les cuisses un coup de lèche sur les bourses. Thomas eut un cri et se déjeta avec un saut de côté. Le fermier rit, mais il finit par écarter son chien : « Allons, laisse Narco. C'est pas pour ton fichu nez, ce petit poulet. Trop joli morceau pour toi, ça, tiens ! »

Dans le cagibi carrelé, il n'y avait pas de pomme de douche mais seulement un tuyau en caoutchouc. Le fermier ouvrit le robinet et arrosa Thomas de la tête aux pieds ; l'eau était tiède et il se laissa faire avec un certain soulagement. Puis l'homme prit une bouteille en plastique et il lui aspergea les cheveux avec du savon liquide. « Allez, as-

tique bien, maintenant. Faut que ça brille ! Et oublie pas petit “moi-neau”. »

Pendant tout le temps que dura la douche, le fermier ne le quitta pas des yeux. Thomas remarqua que la bouteille de savon portait l'image d'un berger allemand au poil brillant... C'était légèrement parfumé, ça ne sentait pas mauvais.

Quand il se fut rincé, Thomas reçut lui aussi une couverture grise et il s'enveloppa dedans. La laine grattait mais au moins il n'avait pas froid. Il retourna dans sa cage.

Quand tous les enfants furent passés, le fermier repartit avec la brouette remplie de vêtements.

\*

Le jour commençait à décliner quand le fermier revint avec leurs habits. Il rouvrit les cages une à une, et chaque enfant allait à tour de rôle fouiller dans la brouette récupérer les siens.

Tout à coup, Thomas entendit du remue-ménage au bout du hangar : le fermier gueulait. Il y eut un bruit de course, quelqu'un s'acharna sur la porte en la secouant de toutes ses forces, puis un cri s'éleva, bref et aigu. Tout le monde s'accrocha aux grilles pour voir ce qui se passait. Un garçon avait tenté de s'enfuir. L'homme le ramenait en le tirant par les cheveux, encore tout nu, gigotant en tous sens, tandis que le chien jappait en sautant autour de lui comme s'il n'attendait qu'un ordre pour égorger ce gibier. « Tu crois que porte laissée ouverte, hein ?!... Idiot ! »

Le fermier poussa le garçon dans sa cage. Il défit le ceinturon qui lui ceignait la salopette. Thomas vit s'envoler l'épaisse lanière en cuir, et elle retomba brutalement. Le garçon hurla. Il fut fouetté longuement, à toute volée, sans merci. Il glapissait comme un animal blessé. Tous les enfants frissonnaient en entendant les cris pitoyables du jeune rebelle.

« Plus jamais ça ! » fit-il quand il s'arrêta enfin. « Prochaine fois, j'te donne à Narco, qu'y te bouffe les couilles ! » Il remit sa ceinture et referma la cage en la cadenassant. « Entendu, vous autres ? » fit-il à la cantonade. Tous les enfants se reculèrent, effrayés.

Quand ce fut son tour, Thomas vint récupérer ses affaires. Il fouilla dans le tas des vêtements, pratiquement secs, encore chauds du séchoir. Il retrouva son slip léopard, qu'il camoufla sous son jean. De retour dans la cage, il se rhabilla rapidement. Mais il se rendit compte avec tristesse que son beau pull avait passablement rétréci : maintenant il lui serrait le torse, et les manches lui découvraient les poignets.

\*

Une heure passa ; la nuit était tombée. Soudain, un concert d'abolements se déclencha au-dehors. Peu après des hommes entraient dans le hangar. Les cages furent ouvertes l'une après l'autre. Thomas recommença d'avoir peur. Qui étaient ces gens ? Allait-il comprendre ce qu'on leur voulait ?

Quand ce fut le tour d'Arthur, à côté de lui, il vit qu'on faisait sortir le jeune garçon de la cage. Un homme l'observa, puis il lui baissa son short, le fit se retourner, l'examina par derrière.

Cinq minutes plus tard, tandis qu'on le repoussait dans sa cage, on ouvrait celle de Thomas. L'homme qui se présenta devant lui, un Asiatique, lui fit peur : son visage était dur, ses lèvres, dédaigneuses, ses yeux, affilés comme des lames de rasoir. De ses doigts secs et nerveux, il l'attrapa par le bras et le tira d'une secousse pour le faire sortir. Il y avait là, en plus du fermier, un autre Asiatique qui ne paraissait pas plus amène, et qui lui saisit le visage, le lui tourna vers la lumière, lui repoussa les cheveux en arrière pour lui dégager le front. Il eut une sorte de rictus tout en marmonnant avec un fort accent : « Très joli ! Très joli ! » En se sentant manipulé comme un objet, Thomas ressentit pour lui une haine profonde. L'homme lui enfonça les doigts sous le col roulé et s'empara de son cou qu'il lui pétrit durement avec le pouce. Puis il lui retroussa le pull et le tee-shirt sous les bras, et il lui malaxa l'abdomen, passant sur le ventre, le saisissant par les flancs au-dessus des hanches. Enfin, il lui attrapa le jean par la taille et, d'une traction brutale, il tira dessus en l'écartant pour en faire sauter d'un coup tous les boutons. Il le lui descendit brusquement sur les cuisses, en même temps que le maillot. Il lui roula les organes entre ses doigts, d'une manière parfaitement ignoble, et Thomas gémit sous cet examen grossier. Sans ménagements, on le fit se tourner, et se pencher en avant. Une main lui passa entre les cuisses, le forçant à écarter les fesses, un doigt investigateur lui remonta dans la raie, tripota son petit trou resserré. « Très bien ! » entendit-il... Mais Narco, qui rôdait autour d'eux depuis un moment et en profitait pour lui renifler frénétiquement les cuisses par-devant, découvertes jusqu'aux genoux, soudain lui lécha les parties. En pleine détresse, il hurla de peur. Le fermier intervint : « Narco ! Idź !... Et toi, imbécile, arrête gueuler comme ça ! Va pas te bouffer le cul, tout de même !... » Et il repoussa Thomas dans la cage avant de la refermer.

Pendant que les hommes entraient dans celle d'Emma, il remonta son pantalon et se rajusta. Il était choqué par la brutalité de cet examen. Pourquoi lui avait-on fait cela ? Brusquement, il se souvint de ce qu'Emma lui avait raconté. Sans qu'il s'en fit une idée précise, il associa ce que la jeune fille avait subi la nuit précédente avec la main dont cet homme l'avait impitoyablement fouillé, et dans les endroits les plus intimes. Il recommença d'avoir très peur.

Un quart d'heure plus tard, le fermier revint seul avec le chien. Il repassa dans chaque cage où il s'affairait un moment avant d'entrer dans la suivante. Thomas vit, quand il ressortit de celle d'Arthur, que le garçon était allongé sur sa paille, ligoté. Il se demanda pourquoi on les attachait de nouveau. Allait-il se passer quelque chose ? Avait-on décidé de les ramener chez eux ?

Il regarda avec appréhension sa grille s'ouvrir. « Allez ! Plat ventre, mains dans le dos. » Il ne chercha même pas quelle résistance il aurait pu opposer. Il s'allongea sur la paille et croisa docilement les bras derrière lui. Il sentit les doigts rêches enrôler la corde autour de ses poignets, la serrer, et il gémit plaintivement quand une vive traction l'ancra dans sa peau. Le fermier lui rassembla les jambes et lui entortilla la corde autour des chevilles. Il la serra vigoureusement et elle s'incrusta dans l'épaisseur des chaussettes. Comme lors de l'enlèvement, le ligotage fut complété à la hauteur des bras et des genoux, puis, de nouveau, on lui enfonça un chiffon dans la gorge. On lui passa une toile en travers des dents, si serrée que les lèvres et les joues le brûlaient. L'homme lui repoussa les pieds pour l'obliger à se mettre sur le flanc et replier les jambes, et la cage fut refermée.

Thomas avait très mal, en particulier aux poignets. Il bougea en cherchant une autre position, espérant que son sang circulerait mieux dans ses membres, mais ce fut peine perdue. Il était d'autant plus angoissé qu'il ne savait pas ce qu'il allait leur advenir à présent.

## Le bateau

Le temps passa. Ses bras et ses jambes étaient affreusement ankylosés, il ne sentait plus ses mains.

Les hommes revinrent. Ils se mirent à emporter les enfants hors du hangar. Ce fut le fermier qui vint chercher Thomas. Comme à l'arrivée, il le chargea sur son épaule sans plus de ménagement que pour un sac de pommes de terre.

Dehors, il faisait nuit noire. Thomas retrouva le J9, où il fut déposé avec les autres, alignés côte à côte comme des sardines dans une boîte.

L'un des Asiatiques dit : « Je passe devant. Je donnerai "O.K." pour départ. » Une voiture démarra tandis qu'on répandait de la paille sur les enfants.

Dix minutes s'écoulèrent. Thomas entendait le grésillement d'un talkie-walkie en veille. Après un ordre aboyé, la camionnette se mit en route.

Le voyage fut bref. Quelques instants plus tard, on stoppait, les portes étaient rouvertes, la paille écartée. Thomas fut de nouveau transporté à dos d'homme. Il ne parvenait pas à distinguer ce qui l'environnait, mais l'air était vif et piquant. Soudain, il reconnut l'odeur de la mer !

On le laissa glisser sur le dos, sur un sol dur traversé de barres dont les angles lui entraient dans les reins. Il découvrit au-dessus de lui le ciel étoilé, qui bougeait lentement, et il comprit qu'il était dans une sorte de grosse barque. Les enfants y furent déposés les uns après les autres.

Les deux Asiatiques se saisirent des rames, et la chaloupe s'ébranla. Seul le bruit des avirons et le claquement des vagues contre la coque perçaient le silence. Où les emmenaient-ils donc ? Ils allaient les noyer ? Mais ces hommes ne s'étaient pas donné tant de peine juste pour les faire disparaître. Une affreuse angoisse l'étreignait. Il inspira fortement par le nez ; malgré l'air vif et salé dont il emplit ses poumons, son estomac restait contracté comme une pierre.

Une demi-heure plus tard, une haute masse noire apparut dans son champ de vision, imposante comme un château fort. Il reconnut un bateau, ancré tous feux éteints. Cette fois, il ne restait plus de doute : on les emmenait très loin, sans doute dans un pays étranger !... Y avait-il la moindre chance que la police pût jamais les retrouver ?

La chaloupe se rangea au bas d'une échelle métallique, le long du bâtiment. L'un après l'autre, chaque enfant fut monté à dos d'homme.

En arrivant en haut, Thomas eut le temps d'apercevoir les côtes où, au loin, les lumières d'un village scintillaient tranquillement. Là-bas, à proximité, se trouvaient donc des gens qui auraient pu les aider ; mais ils devaient dormir, et ne se doutaient de rien. Des larmes lui vinrent, tout aussitôt absorbées par le bâillon. On l'étendit sur le pont.

Dès que le dernier des enfants fut déposé, la passerelle fut remontée. Un ronflement s'éleva des profondeurs du bâtiment : il se mettait en marche. Des hommes vinrent les emporter. Tous étaient asiatiques, et leurs visages fermés, impénétrables, ne trahissaient aucun sentiment. L'un d'entre eux souleva Thomas, le chargea sur son épaule, et le descendit par une écoutille. Au bas de l'échelle, il l'allongea à plat ventre, à côté des autres.

Des mains fermes et précises défirent ses liens, détachèrent le bâillon, délivrèrent sa bouche du tampon qui l'obstruait. Péniblement, il se redressa et s'assit. Il faisait chaud, une odeur de mazout et d'huile prenait la tête, le sol vibrait d'un grondement grave. Il comprit qu'il était dans l'entrepont d'un cargo. Un peu plus loin, dans un espace

long et bas de plafond, il découvrit une centaine d'enfants étendus à même le sol, serrés les uns contre les autres.

Il tressaillit en entendant un bruit de ferraille. Le matelot sortait d'une large caisse une paire de grosses menottes en fer. Elles étaient formées de deux anneaux, ouverts et articulés comme des pinces, et reliés par une chaîne d'une vingtaine de centimètres. L'homme les referma sur ses chevilles, par-dessus les chaussettes blanches. Thomas fut horrifié : des fers ! On était en train de le mettre aux fers, comme on faisait aux esclaves dans l'ancien temps ! Les carcans étaient sombres, en partie rouillés, épais et sinistres. Ils étaient régulièrement percés de petits trous et, en les encliquetant, l'homme fit correspondre ces œillets, puis, avec une pince à riveter, il les rendit définitivement solidaires. Une seconde paire de menottes identiques fut refermée sur ses poignets, par-devant. L'homme n'était pas brutal, mais il était précis et il ajustait les anneaux au plus juste. Il avait le même visage neutre que les autres, sans expression, et Thomas ne songea pas à essayer de lui parler. L'acier rugueux fut scellé autour de ses mains à leur tour.

Le matelot l'attrapa par le bras et le fit se lever. Il découvrit qu'il pouvait marcher, mais seulement à petits pas, son autonomie étant réduite à la longueur de la chaîne qui lui entravait les pieds. On le fit avancer au milieu des enfants alignés, tous couchés sur le dos, enchaînés, les bras rabattus au-dessus de la tête. Il remarqua que, les garçons comme les filles, ils avaient tous les cheveux clairs, allant du blond-roux au blanc-paille. Au premier emplacement libre, on le fit se coucher par terre, sur le dos. Le matelot passa la chaîne qui retenait ses chevilles dans un gros étrier fixé au sol, qu'il ouvrit et referma avec un outil qu'il avait à la ceinture. Puis il lui rabattit les bras au-dessus de la tête et en fit autant pour ses poignets. Il le laissa, sans un mot, sans un regard.

Lorsqu'ils eurent fini d'enchaîner les enfants qui venaient de la chaloupe, les matelots se retirèrent et les lumières passèrent en veilleuse.

Thomas avait faim ; il avait envie de faire ses besoins ; l'odeur de la cale lui soulevait le cœur ; aucun matelas ne le protégeait du plancher sur lequel il était étendu ; il ne savait où on l'emmenait. Il se sentait désespéré. Il faisait chaud aussi, mais il n'avait aucun moyen d'ôter son pull, sa latitude de mouvement lui permettait tout juste de se mettre sur le flanc ; de toute façon, il n'avait aucune envie de rompre le dernier lien qui le rattachait à sa vie d'avant.

Il essaya timidement de communiquer avec ses voisins. D'un côté se trouvait une fille plus grande que lui, et de l'autre, un garçon de son âge. Ils étaient étrangers, et ils lui répondirent en anglais. Il parvint à comprendre que la première s'appelait Anneliese, qu'elle avait treize

ans et qu'elle était allemande. Elle avait été livrée à ce réseau par son propre petit ami, de cinq ans plus âgé qu'elle, dont évidemment sa famille ignorait l'existence. Le second, Cody, un Danois de douze ans comme lui, avait été enlevé en pleine nuit, dans sa maison même, dans son lit ! Il avait encore son tee-shirt et son pantalon de pyjama... Mais, limités par leur anglais scolaire, ces échanges s'éteignirent vite.

Des heures plus tard, une demi-douzaine de matelots revinrent dans la cale. Chacun d'entre eux détachait du sol deux enfants et les emmenait. Une demi-heure après, ils les ramenaient et en prenaient douze autres.

Quand ce fut le tour de Thomas, le matelot ouvrit les étriers avec son outil. Ce n'était pas le même homme que la première fois, et par cela il se sentit encore un peu plus anonyme, plus abandonné. On l'attrapa par le bras, on le fit lever, et il chancela, tellement il avait les membres engourdis et le ventre tordu par l'envie d'uriner. Il fut emmené avec la jeune Allemande. Elle était vraiment très belle, ses longs cheveux châtain clair bouclaient autour de son visage lisse dont les paupières dénotaient quelque origine slave. Elle portait un petit pull couleur sable sur un chemisier blanc à grand col, une courte jupe plissée gris clair, et de la voir avancer avec des chaînes aux chevilles et aux poignets paraissait irréel...

Ils furent conduits dans une cabine étroite où, sur une longue table, étaient alignées une douzaine de gamelles en aluminium. Le matelot le poussa à une place en lui disant quelques mots dans une langue incompréhensible ; il lui désignait le banc, régulièrement percé de trous de vingt centimètres de diamètre. Thomas vit que ceux des enfants qui étaient déjà dans le bateau avant l'arrivée de leur groupe se défaisaient ; Anneliese glissa les mains discrètement sous sa jupe et fit descendre sa petite culotte sous les fesses. Le matelot lui passa la main entre les jambes et lui retira quelque chose ; elle gémit. Comme Thomas essayait de comprendre de quoi il s'agissait, l'homme le houspilla en lui secouant le pantalon. Mortifié de devoir se déshabiller devant tout le monde, il se déboutonna, impressionné de se voir faire cela avec ses poignets entourés par les menottes, au bout des manches rétrécies de son pull. « Quick, quick ! » grognait l'homme. Il baissa son pantalon et son slip léopard. Sous le trou du banc, un seau émaillé était déjà rempli d'une variété de merdes baignant dans de l'urine. Il s'assit en essayant de contrôler son écœurement ; le bois était encore tiède de l'occupant précédent.

Puis on versa dans les gamelles une soupe claire, un peu grasse, qui sentait le poisson et où nageaient des morceaux qu'il ne put identifier.

Dès que le matelot se fut éloigné, Thomas se relâcha : cela faisait tellement longtemps qu'il se retenait ! Le jet résonna indiscrètement

dans le seau, mais personne ne semblait y faire attention, d'ailleurs d'autres bruits intimes lui parvenaient du tour de la table ; il entendit aussi celui, plus aigu, de sa voisine. Puis, la faim l'aidant à vaincre sa répugnance, et comme il n'y avait pas de cuillère, il imita les autres et porta la gamelle à sa bouche ; il prit garde de ne pas la renverser avec la chaîne de ses poignets. Il eut plutôt une agréable surprise : ce n'était pas bon, mais c'était mangeable, et somme toute assez roboratif.

Les enfants s'observaient mais, impressionnés ou abattus, rares étaient ceux qui échangeaient quelques mots. En face de lui se trouvait Cody, et c'était tellement étrange de le voir en pyjama, à croire qu'il sortait de son lit, tenant son écuelle comme un bol de café au lait, ses poignets étroits pris dans les anneaux de fer ! Le jeune garçon le dévisageait anxieusement, et Thomas lui sourit pauvrement, pour essayer de se reconforter un peu mutuellement.

Il reposa la gamelle vide et, comme quelqu'un qui se laisse aller sous la fatigue, il se courba légèrement en avant. Toute honte bue, il poussa discrètement. Son anus s'ouvrit, et plusieurs étrons s'abîmèrent dans le cloaque en dessous. Il n'osait pas regarder ceux qui lui faisaient face. Enfin, il se sentit un peu mieux.

Quand les enfants eurent fini, on enleva les écuelles. Les matelots passèrent en les faisant lever, et ceux qui étaient déjà habitués se penchaient sur la table, appuyant leur poitrine sur leurs bras attachés, exposant leurs derrières nus. Comme Thomas hésitait à les imiter, une poigne le saisit par la nuque et le plaqua rudement contre le bois.

Il entendit les matelots se placer derrière chaque enfant et leur faire un traitement qui se terminait toujours par un cri, plus ou moins aigu, ou en tout cas un gémissement pénible. Quand ce fut le tour de sa voisine, il jeta un coup d'œil de biais pour observer ce qu'on lui faisait. Le matelot commença par lui rabattre la jupe sur les reins, puis il l'essuya rapidement entre les fesses avec un chiffon. Il y appliqua une noix d'une matière grisâtre qu'il avait tirée d'un pot et, prenant dans un seau un bâton de bois lisse, épais de deux centimètres et long de dix, il lui en posa l'extrémité arrondie entre les fesses. Anneliese gémit plaintivement tandis que le pal s'enfonçait en elle, arrêté au bout par une large rondelle qui l'empêchait de disparaître à l'intérieur. Enfin, elle put se rhabiller, sa culotte évitant que l'objet ne ressortît.

Soudain, un remue-ménage fit se retourner Thomas : il reconnut de l'autre côté de la table le garçon qui avait déjà tenté de s'enfuir du chenil. Alors qu'un matelot s'appêtait à lui faire subir le même traitement, il s'était redressé et se débattait comme un fou. Il essaya de s'échapper en enjambant le banc, mais l'épisode ne dura pas : empêtré dans ses fers, il fut tout de suite rattrapé. Deux hommes le maîtrisèrent et le plaquèrent brutalement contre la table. Il n'était vêtu que d'un débardeur bleu et son short lui était resté sur les chevilles ; comme Ar-



thur, il avait dû être enlevé lors d'un cours de gymnastique. Un troisième matelot arriva avec une sangle. Il se plaça derrière sa victime immobilisée, et il leva le bras. Le cuir claqua avec une rare violence ; le garçon hurla comme un dément. Chaque fois que la lanière le cinglait, à toute volée, il poussait des cris déchirants. Thomas regardait avec effroi les marques roses qui lui venaient jusque sur le flanc des fesses et des cuisses, son visage inondé de larmes, le foin de ses cheveux hirsutes collé sur son front, la poitrine qui se soulevait de hoquets. Il frissonna ; il se demandait ce qu'on ressentait exactement quand on subissait une telle douleur. Ensuite le garçon rebelle eut tout de même le morceau de bois dans le derrière.

Peu après, un matelot vint sur Thomas. Il redoutait ce qui allait lui arriver. À son tour, on lui passa sommairement le torchon entre les fesses, puis il sursauta en sentant le gluant et le froid de ce qu'on lui déposait dans la raie ; c'était très déplaisant. Des doigts maigres et nerveux lui écartèrent l'anus et lui enfoncèrent cette pommade à l'intérieur. Il excébra cette brutale intrusion intime ; il se tortilla en se redressant, mais une main de nouveau le plaqua durement contre la table. Il sentit un bâton rond et lisse se poser sur son petit trou puis, d'un coup, il fut écartelé. Il poussa un cri éperdu ; il pensait qu'il avait été déchiré ! Une fois son sphincter ouvert, la barre s'enfonça régulièrement dans ses entrailles frémissantes, pour ne s'arrêter que sur sa base. Le matelot lui attrapa alors le maillot et le lui rajusta sur les fesses pour maintenir l'instrument en place, puis il le tira en arrière afin de le remettre sur ses jambes. Il lui fit comprendre de finir de se reculotter. Thomas se pencha pour reprendre son jean, et il le remonta précautionneusement, retenant son souffle en sentant bouger dans son fondement l'objet qu'il avait tellement envie d'expulser. Le nez baissé, rouge de confusion, il se reboutonna, effaré en entendant la chaîne cliqueter.

On le reconduisit à petits pas dans la cale où il retourna à sa place. De nouveau les étriers furent refermés sur ses chaînes.

Deux fois par jour, le matin et le soir, les enfants allaient ainsi se soulager et recevoir de la nourriture. Avant le repas, on récupérait en eux l'objet qui irait tremper dans un liquide désinfectant et, lorsqu'ils avaient fini de manger, on leur en remettait un autre.

\*

De nombreux jours plus tard, après le repas du soir, cet objet de martyr ne fut pas remplacé. Thomas en eut un infini soulagement.

Peu après, au cœur du cargo les machines ralentirent et, finalement, s'arrêtèrent. Dans cet étrange et inquiétant silence, les matelots revinrent. Ils détachaient les enfants un à un, les faisaient lever, et les

enchaînaient à la queue leu leu, par l'entrave de leurs pieds, en constituant deux files. Puis ils les emmenèrent et les firent monter sur le pont. Le grincement des chaînes contre le sol faisait un bruit effrayant.

Quand Thomas parvint dehors à son tour, il faisait nuit. Il inspira profondément l'air frais ; depuis combien de jours n'avait-il respiré à l'air libre ? Il découvrit qu'ils étaient à quai dans un petit port. Dans quel pays étaient-ils ? Qu'allait-on faire d'eux ?

L'angoisse augmenta encore lorsque, en descendant la passerelle, il vit les deux gros camions bâchés dans lesquels on les faisait monter. On le souleva pour l'aider à grimper sur le plateau. On les serra jusqu'à ce que toute la file fût entrée. On releva alors la ridelle et on rabattit la bâche. Peu après, le moteur tressauta et le camion démarra. Il fut étonné qu'aucun homme ne vînt avec eux pour les surveiller ; mais aussi, qu'auraient pu tenter des enfants de leur âge, affaiblis et enchaînés les uns aux autres comme ils l'étaient ?

Il faisait chaud sous la bâche, l'odeur des corps entassés était prégnante, et de toutes parts des bras, des jambes, des dos, des poitrines s'appuyaient sur lui. Au moindre mouvement, les chaînes cliquetaient, chaque cahot les précipitait les uns sur les autres et, dans le noir, Thomas ne savait même pas à qui il se rattrapait.

Le trajet dura plusieurs heures. Quand enfin le camion s'arrêta et qu'on ouvrit, Thomas était proche de l'évanouissement tant il était épuisé. Il sentit une décompression dans la masse humaine qui l'entourait, et il avala avidement l'air frais qui arrivait jusqu'à lui. Enfin, titubant, il put avancer, entraîné par celui qui le précédait. Des bras se tendaient vers eux, on les soulevait et on les reposait sur leurs pieds. Ils étaient toujours environnés de faces asiatiques. Le camion était garé à cul devant une porte, qu'on leur fit franchir sans qu'il pût voir où il se trouvait. On les conduisit dans une sorte de sous-sol sans fenêtres, sombre et humide, empli d'une chaleur lourde, où étaient déjà rassemblés ceux qui étaient arrivés par le premier camion. On défit la chaîne qui les rattachait les uns aux autres. La double porte métallique fut refermée, et il entendit les verrous qu'on poussait.

À bout de forces, les enfants s'allongeaient à même le sol, parfois les uns contre les autres. Thomas commença par se mettre à genoux puis, empêché par ses entraves, il se laissa tomber maladroitement sur le côté. Malheureusement, son épaule roula dans une flaque qu'il n'avait pas vue et il sentit l'eau imbiber son pull. Il gémit et se traîna un peu plus loin ; mais le mal était fait, il avait le bras tout mouillé.

# Le cagibi

Thomas s'éveilla en sursaut : on le secouait pour qu'il se levât. Il fallut tant bien que mal se remettre sur ses pieds. Avec une douzaine d'autres enfants tout aussi hébétés que lui, deux gardiens les firent sortir et les amenèrent par des corridors étroits et sales jusque dans une grande salle. Comme sur le bateau, une longue table était fixée au centre, entourée de deux bancs régulièrement percés, et le long du mur des boxes carrelés contenaient des douches. Il n'y avait là non plus aucune ouverture ; deux barres de néons déversaient une lumière grise.

Avec un outil, les gardiens firent sauter les rivets de leurs fers et les en débarrassèrent. Thomas frotta délicatement ses poignets, rougis et irrités par l'acier rouillé.

Puis on leur montra une grande panière où s'entassaient les habits des enfants précédents. « Quick, quick ! » C'était suffisamment clair. Thomas enleva son pull et le déposa avec les autres. Il retira son tee-shirt qui sentait fortement la transpiration, puis il s'accroupit pour délayer ses chaussures. Cela faisait du bien de ne plus avoir ces fers aux pieds et aux mains. Il regarda ses chaussettes blanches qui s'étaient marquées de gris. Enfin, baissant les yeux, il défit son pantalon et le descendit rapidement, emportant son slip dégoûtant.

On le fit entrer dans un des boxes et l'eau tiède jaillit de la pomme au plafond. Il y avait du savon liquide. Un des gardiens, qui passait pour surveiller que les enfants se lavaient partout, lui fit signe de s'en servir aussi de shampoing.

Quand ils sortirent de la douche, on ne les laissa pas se rhabiller. On leur remit des fers, mais seulement aux mains, et ceux-ci étaient en acier inoxydable, leurs bords arrondis ne blessaient pas la peau comme les précédents. Thomas s'assit devant la table, au milieu des autres, et il se retrouva par hasard à côté de Cody, le jeune Danois. On ne leur avait pas donné de serviette, mais il faisait chaud, les corps nus séchaient seuls. Le menu fut à peine différent de celui du bateau ; et, pareillement, ils devaient se soulager en même temps qu'ils se nourrissaient.

Un peu plus tard, bien qu'ils eussent fini de manger, il y eut un temps mort : au bout de la salle, les deux gardiens restaient à discuter et blaguer entre eux. Les enfants prirent un petit moment de détente, ils échangèrent quelques paroles à voix basse.

Thomas se demandait si on allait de nouveau leur faire subir le supplice du bâton dans le derrière, quand soudain il sursauta : quelque chose de très doux lui avait frôlé la cuisse ! Il découvrit que c'était la

main de Cody, qui avait glissé ses poignets enchaînés sous la table, et qui le regardait timidement. « Do you want to be my friend ? » Il sentit les doigts effilés s'avancer et lui caresser lentement le versant interne de la cuisse. « I'll do for you whatever you like... » Thomas dévisagea le garçon, ses cheveux blonds qui s'éparpillaient comme un soleil doré autour de son fin visage, ses yeux verts qui le fixaient anxieusement, ses lèvres tendrement charnelles qui frémissaient dans l'attente de sa réponse, l'inférieure un peu plus épaisse et retournée, et il comprit qu'il avait, comme lui, désespérément besoin de chaleur humaine. Cela lui fit un si soudain et si violent bonheur qu'il faillit en pleurer. Il aurait voulu le prendre dans ses bras, le serrer contre lui, mais il ne pouvait pas – pas devant les autres, pas devant les gardiens. Discrètement, il passa à son tour les poignets sous la table, en évitant de racler sa chaîne contre le bord, et il posa la main sur celle du garçon. « O.K. », murmura-t-il. Aussitôt il vit un sourire intense détendre le jeune visage.

Cependant, à sa plus grande confusion, il se rendit compte que sa verge se redressait toute seule ! Le simple fait de sentir ces mains lisses et tendres sous les siennes, et contre sa cuisse, l'avait envahi d'une profonde émotion. Il se la serait prise volontiers, ce dont il avait été empêché depuis son arrivée sur le bateau, ou, même, il y aurait bien amené les doigts de Cody, qui ne semblait pas avoir froid aux yeux.

Les gardiens toutefois se chargèrent de disperser cette rêverie. Abandonnant leur bavardage, l'un d'eux vint chercher les enfants un par un pour les emmener, pendant que le second continuait de surveiller ceux qui restaient.

Quand ce fut au tour de Thomas, l'homme l'attrapa par le bras et l'entraîna hors de la salle. Il le fit monter d'un étage par un escalier étroit, et sa poigne était rude, il ne sentait aucune compassion de sa part. Le lieu où ils débouchèrent était un peu plus soigné : une moquette rouge couvrait le sol, un papier peint beige aux reflets dorés ornait les murs de silhouettes suggestives. Il fut conduit au travers d'un dédale de couloirs exigus, ils montèrent d'autres escaliers, empruntèrent d'autres corridors. Tous étaient jalonnés de portes, presque côte à côte, seulement masquées par des rideaux épais, d'où sortaient de drôles de bruits, des grognements assourdis, des rires gras, et aussi des cris aigus, comme ceux d'enfants. Parfois, on croisait des hommes, toujours des Asiatiques, dont la plupart avaient les traits grossiers, et Thomas, tout nu, était gêné de frôler ces gens. Jamais il ne vit une fenêtre donnant sur l'extérieur.

Puis ils s'arrêtèrent devant une vieille Chinoise qui attendait à côté d'une de ces portes. Elle avait les cheveux gris, elle était voûtée, et elle portait une sacoche en bandoulière. Son gardien écarta le rideau et

poussa Thomas à l'intérieur. Il entra dans un minuscule cagibi aux murs en briques laquées de rouge, dont presque tout l'espace était occupé par un lit, un simple matelas, très petit, couvert d'un drap noir. On l'obligea à s'allonger dessus. Le matelas était effectivement beaucoup trop court pour lui, et il dut replier les jambes pour y tenir. L'homme lui attrapa les bras et les ramena vers la tête du lit où il attachait la chaîne de ses menottes à un pivot, boulonné au mur.

La vieille femme le contraignit à se tourner sur le dos, et elle lui ouvrit les jambes. Elle lui examina l'anus, le palpa, puis le lui écarta. Thomas, pris par la confusion de se trouver déplié comme une grenouille, se sentait réduit à rien. On lui appliqua la même matière gluante et visqueuse que celle utilisée sur le bateau, et un doigt nouveau s'enfonça en lui. Il se contracta vainement tandis que la vieille femme le parcourait, tournant et retournant pour étaler l'onguent à l'intérieur de son petit anneau. Puis elle en sortit. Il s'était préparé à ce qu'on lui remît un de ces bâtons entre les fesses, mais il n'en fut rien. Elle quitta le réduit.

Malgré l'angoisse de ne pas connaître ce qui l'attendait, et bien que pelotonné sur le côté, les bras au-dessus de lui, retenus au mur, il se laissa un instant aller à la sensation délicieuse, après avoir passé il ne savait plus combien de nuits sur un plancher nu, de se trouver sur un vrai matelas, même recroquevillé.

Il ne resta pas seul plus de cinq minutes. Un homme en complet-veston entra, conduit par la vieille Chinoise qui lui posa une question. Il répondit avec des syllabes courtes et dures comme des cailloux. La femme ressortit. Depuis le pied du lit, il détailla Thomas. Il lui parla avec des grognements articulés qui montaient en vibrant du fond de sa gorge. Il semblait pris d'une sorte de violence, mi-colère, mi-appétit. Il le saisit par les pieds et le força à se tourner face au matelas, les jambes repliées sous le ventre, les fesses soulevées. Thomas tremblait de peur, quand il sentit les mains de l'homme l'attraper par les hanches. Une chose grosse, dure et chaude, se posa au creux de sa raie. L'instant d'après, elle était en lui. Il hurla. L'onguent et la préparation qu'il avait subie sur le bateau lui avaient retiré toutes ses défenses, mais ne l'empêchèrent pas de se sentir défoncé. Les hanches lui claquaient brutalement contre les fesses, et l'homme poussait des ahanements brefs et rauques. Thomas jetait des cris aigus et déchirants, épouvanté par ce qui lui arrivait. L'homme fut soudain agité de soubresauts effrayants, il glapit plus hauts encore, puis il s'abattit de tout son poids sur lui. Peu après, il se retira. Thomas se laissa retomber sur le flanc. L'homme était déjà parti.

L'instant d'après, la Chinoise rentra. Elle lui essuya son petit trou douloureux, et elle lui remit une noix de graisse.

L'homme suivant était plus âgé et chétif. Il souriait et riait tout le temps. Il lui toucha les cheveux tout en déboutonnant sa braguette, puis il le mit en position et le pénétra. Il lui fit moins mal, car il l'avait plus petite et moins dure. Il jouit en poussant des cris aigus, et il s'en alla.

La femme revint. Puis un autre homme. Grand et corpulent, celui-ci. Il tourna Thomas sur le dos, il lui pelota un moment le ventre, les cuisses, les aisselles exposées par les bras retenus en arrière. Puis il lui écarta les jambes et il le prit. Il déversa son paquet, et il sortit.

Les hommes se succédaient à ce rythme. Entre deux, Thomas restait prostré, ne pensant à rien. Toutes les dix minutes, un nouveau venu le pénétrait. Parfois sur le dos, jambes écartées, le plus souvent sur le ventre, replié sur lui-même. La façon dont ses poignets étaient attachés au mur, comme sur un tourillon, permettait facilement de le changer de position : autour de ses mains jointes, on pouvait le faire pivoter en tout sens. Rarement prenaient-ils le temps de toucher son corps, mais parfois tout de même des mains rugueuses s'arrêtaient sur ses flancs tendus, s'étonnaient de leur douceur, s'émerveillaient en s'enfonçant dans sa chevelure blonde, serraient avidement ses fesses – mais jamais ils ne l'embrassèrent. Le plus souvent, ils se déboutonnaient tout de suite, l'enfilaient dans le derrière, et ils se démenaient plus ou moins violemment. Puis ils vidaient leurs bourses et repartaient.

Quand la vieille femme voyait qu'à force le sperme était régurgité par son anus, avec une petite ventouse comme celles qu'on utilise pour les W.C. elle l'aspirait entre les fesses. Cela faisait des bruits de succion ignobles, et ces matières glaireuses ressortaient, toutes confondues. Elle l'essuyait avec son chiffon, puis elle lui remettait un peu de graisse au bord de son orifice brûlant, et elle laissait un autre homme entrer.

Deux fois par jour, le matin et le soir, il était détaché du mur et ramené dans le sous-sol à la table, où il mangeait et se soulageait en même temps. Puis il était conduit sous la douche. Ensuite, il retournait sur le matelas où il était de nouveau attaché. Quelques heures par jour, on le laissait dormir. Recroquevillé sur le côté, son sommeil était léger et intermittent comme un bouchon sur l'eau. La sensation de la graisse qu'on lui glissait entre les fesses le réveillait. Le doigt de la vieille sorcière lui écartait l'anus, lui enfonçait l'émollient, tournait patiemment en lui. L'instant d'après, des mains avides l'ouvraient en deux, quelque chose de dur et de souple à la fois se posait sur lui, et il était éventré, perforé jusqu'au plus profond. Puis c'étaient des secousses insupportables qui l'agitaient tout entier de mouvements spasmodiques et contre lesquelles il ne cherchait plus à lutter. Enfin il y avait l'aspersion interne, et l'homme se vautrait sur lui en grognant. Après

son départ, il disposait parfois d'un bref répit ; parfois il n'avait pas encore fini que la vieille entrait parce qu'un autre voulait son tour.

Des jours et des jours passèrent, tous rigoureusement identiques. De temps en temps, il recevait quelques soins, la Chinoise lui épilait le pubis, lui coupait les ongles des mains et des pieds ; une fois, elle lui raccourcit légèrement les cheveux, qui avaient poussé et lui tombaient plus bas que les épaules. Occasionnellement, il retrouvait lors des repas Emma ou Arthur, le garçon rebelle, ou Anneliese. Mais il ne se trouva plus jamais assis à côté de Cody, il put seulement parfois échanger avec lui un sourire d'un bout de la table à l'autre ; il était consterné en pensant que cet ange subissait les mêmes horreurs, les mêmes saletés que lui. Il avait maintenant bien compris pourquoi on les avait enlevés. Il avait également perdu tout espoir qu'on pût le retrouver dans ce pays d'Extrême-Orient, dans cette ville inconnue, dans ce cagibi minuscule. Il était condamné à finir ses jours là, livré à des hommes immondes, réduit au rôle d'un torchon. Il tomba dans une sorte de coma nauséux quasi permanent qui le préservait de la conscience.

## La villa

Un jour, Thomas fut réveillé par des claquements inhabituels. Il ouvrit les yeux : un gardien faisait sauter les rivets de ses fers autour de ses poignets. Un homme de petite taille, habillé d'un élégant complet bleu marine, l'observait depuis le seuil derrière des lunettes finement cerclées d'or. Thomas le reconnut : depuis quelque temps, il était venu l'utiliser à plusieurs reprises, parfois plusieurs jours d'affilée. Il s'en souvenait, car il restait davantage que les autres : quand la femme revenait au bout du temps imparti, il lui tendait un billet et elle ressortait. Malgré son air policé qui tranchait sur la clientèle habituelle, les séances avec lui avaient été particulièrement violentes. Il le prenait toujours allongé sur le dos, jambes écartées, et tout en le pénétrant il le saisissait par les cheveux, il lui mordait la bouche, lui griffait les bras, les aisselles, les flancs de haut en bas. Et puis son sexe était remarquablement dur. Souvent, avant d'entrer en lui, il lui prenait les fesses avec une telle avidité, il les lui triturait avec un tel appétit, qu'il le faisait hurler de peur.

Encore à demi abasourdi, il s'assit sur le bord du lit en se frottant timidement les poignets. La vieille Chinoise lui tendit une tunique

beige délavée. Il tenta de l'enfiler, mais il s'y prit si maladroitement que ce fut finalement elle qui se chargea de la lui mettre. Par terre, elle déposa des tongs dans lesquelles il glissa les pieds. Quoi qu'il pût se passer ensuite, d'être habillé à nouveau, il se sentit un peu revivre, re-devenir un être humain.

Le gardien l'attrapa par le bras, le fit lever, et l'entraîna dans le couloir ; le client les suivait de près. Ils descendirent les étages et, pour la première fois, il vit une porte qui donnait sur l'extérieur. Quand elle s'ouvrit, il fut aveuglé par le jour.

Il découvrit qu'il était en ville, dans une ruelle étroite et sale, peu animée, et que cela devait être le début de la journée car le soleil n'y descendait pas ; une grosse Mercedes sombre était garée juste devant. Le gardien l'ouvrit côté passager, et il y poussa Thomas. Il lui fit comprendre qu'il devait mettre la ceinture de sécurité, et il referma. Puis, impassible, il rentra dans le bâtiment.

Quand l'homme en complet mit le moteur en marche, les verrous des portières descendirent dans une sorte de soupir pneumatique et voluptueux. La voiture démarra avec un son rond et assourdi.

Encore ébloui par la lumière vive, Thomas regardait par la fenêtre avec fascination. Toutes les enseignes des boutiques portaient des caractères asiatiques ou des slogans en anglais ; les fils du téléphone ou de l'électricité dessinaient une toile d'araignée au-dessus de la rue ; des triporteurs bariolés se mêlaient aux voitures de luxe, et de grands immeubles encadraient des bâtiments décrépis. Il n'aurait su dire s'il était en Chine, au Japon, ou ailleurs...

Il se demanda s'il devait tenter de s'enfuir. Ils passaient maintenant par des rues grouillantes de monde et de circulation. Il suffisait peut-être de défaire discrètement la ceinture et, à l'occasion d'un feu rouge, tirer le loquet du verrou, ouvrir la porte d'un coup, puis courir de toutes ses jambes. Mais il se sentait tellement faible, épuisé, il avait l'entrejambe tellement brûlé, qu'il aurait eu du mal seulement à marcher. Il jeta un coup d'œil discret à l'homme qui conduisait. Il se souvenait de sa poigne sèche sur son bras. Il n'aurait eu certainement aucune difficulté à l'attraper avant même qu'il ne se levât de son siège.

La voiture s'arrêta à cause d'un embouteillage. L'homme se tourna vers lui ; il le dévisagea de la tête en bas. Thomas frissonna comme s'il avait été nu – il avait déjà oublié qu'il portait une tunique. Ce regard sur lui était presque tactile, il le sentait lui toucher les cheveux, lui frôler la joue, lui entrouvrir les lèvres ; on lui caressait l'épaule, la poitrine, le creux du plexus ; on s'enfonçait au plus intime de son ventre, entre ses cuisses, on lui fouillait les fesses. Il avait l'impression que l'homme allait le renverser là, dans le profond fauteuil en cuir, le pénétrer et l'écarteler sans plus attendre. Mais le carrefour se désengorgea, et il redémarra.



La seule privauté qu'il se permît, plus tard, comme la voiture traversait les faubourgs, fut de lui prendre la main dans la sienne et de la serrer intensément. Thomas fut surpris par ce geste inattendu où il y avait presque quelque chose d'affectueux.

La voiture s'arrêta devant une grille qui s'ouvrit automatiquement, puis elle pénétra dans un jardin planté de palmiers et s'immobilisa en face d'une magnifique villa en bois, construite sur pilotis, dont le gris mat et cendré semblait, dans le soleil matinal, de vieil argent à côté du vert vernissé des palmes.

L'homme descendit, fit le tour de la voiture, et ouvrit la portière. Quand Thomas se fut extrait de son siège, il le mena en le tenant par l'épaule, fermement mais sans rudesse, et il lui fit monter l'escalier qui conduisait au niveau de la maison.

Sur le seuil, une femme élégante vint à leur rencontre : la cinquantaine, soigneusement coiffée et maquillée, elle portait une robe de soie d'un bleu brillant dont le corsage s'ornait d'un oiseau à longue queue, brodé dans des couleurs vives. Elle eut un sourire accueillant pour Thomas et lui dit : « Sawatdee ka ! » Puis elle échangea quelques paroles chantantes avec l'homme. Celui-ci tourna ensuite les talons et retourna dans la voiture qui partit aussitôt.

Thomas, sidéré de se retrouver face à cette femme qui ne paraissait pas méchante, fut encore plus surpris de l'entendre s'adresser à lui en français : « Bonjour ! Bienvenue !... Je suis madame Lim. Et toi, comment t'appelles-tu ? » Devant sa mine ahurie, elle ajouta : « Oui, je parle le français. J'ai fait toutes mes études en France. Mon mari, lui, ne connaît même pas l'anglais. » Elle eut un petit rire discret. Elle lui avait posé la main sur l'épaule et, très tendrement, elle lui caressa le bras au travers de la tunique. Une sorte de douceur enivrante l'envahit. « Quel est ton nom ? » répéta-t-elle. Il se sentit soudain si bien, dans un univers tellement étranger, en dehors de toute réalité, si loin de ce qu'avait été sa vie en France, que, à sa propre surprise, il répondit : « Kim ». « Kim ? Mais n'est-ce pas un nom coréen ? » Elle lui caressa les cheveux. « C'est original pour un petit Français, mais cela te va très bien. Bienvenue chez nous, Kim ! Entre... Sans doute as-tu faim ?... » En lui passant affectueusement la main sur la nuque, elle le conduisit dans la maison.

Elle le mena dans la salle à manger, une grande pièce où de larges baies donnaient sur les frondaisons des palmiers, et – de façon inattendue – qui était meublée dans un style néo-Louis XVI, gris perle, tapissé de velours sable. Ébahi, il s'attabla devant une nappe blanche, des couverts en argent, une tasse de fine porcelaine. « Je t'ai préparé un brunch, à l'occidentale. Je me doute que, à la pension, tu ne devais pas être très bien nourri. » Il y avait du jus d'orange dans une carafe

en cristal, du pain frais, du beurre, des confitures rouges, du miel, des brioches dorées.

Une jeune servante entra et, après l'avoir salué d'une inclination de la tête, elle déposa devant lui une jatte blanche emplie de chocolat fumant. M<sup>me</sup> Lim la présenta comme étant « Tukata ». Elle ne devait pas avoir dix-huit ans, ses longs cheveux noirs étaient retenus dans une queue de cheval, et, avec ses lèvres joliment renflées et ses yeux brillants comme des billes, elle paraissait particulièrement mignonne dans son chemisier blanc et sa jupe courte, sous un petit tablier immaculé.

Pendant qu'il mangeait, M<sup>me</sup> Lim lui demanda son âge, et il dut réfléchir pour se rendre compte que, probablement, il avait maintenant treize ans ! Son anniversaire avait dû se situer lors d'un des innombrables jours passés dans le cagibi... Puis elle l'interrogea sur son état de santé, le niveau de ses études... Il commença par répondre par monosyllabes, un peu au hasard, incapable de comprendre la situation dans laquelle il se trouvait plongé.

Petit à petit, il finit par deviner : elle paraissait persuadée qu'il avait perdu ses parents depuis peu et que son mari l'avait recueilli dans un orphelinat ! Il n'eut même pas l'idée de la détromper et de raconter d'où il venait. La tête lui tournait après cette profusion de nourriture délicieuse, et il était trop effrayé à la perspective de rompre ce charme miraculeux, de se retrouver soudain dans le cagibi en briques, allongé sur le matelas.

Elle se mit ensuite à lui faire le récit de sa propre vie, d'une voix douce et mélancolique. Quelque dix années auparavant, ils avaient perdu, à la suite d'une grave maladie, leur fils unique alors à peine plus âgé que lui. Récemment seulement, ils s'étaient résolus à adopter un enfant pour combler le vide de leur existence. Son mari avait proposé de choisir un *Farang*, un Européen, pour qu'il ne pût y avoir d'ambiguïté, et que personne ne pensât qu'ils avaient voulu « remplacer » leur fils.

Ainsi, l'homme au complet ne l'avait pas amené ici juste pour quelques heures ou quelques jours ? Il avait l'intention de le garder ? Il ne le ramènerait pas dans cet endroit épouvantable où il avait croupi si longtemps ? Il n'arrivait pas à s'en convaincre.

Quand il eut fini de manger, M<sup>me</sup> Lim se leva : « Viens. Je vais te montrer ta chambre. Mais d'abord tu vas prendre un bon bain. »

Dans la grande salle de bains carrelée de marbre, M<sup>me</sup> Lim fit couler l'eau et Thomas dut se déshabiller. Une légère émotion le parcourut quand il se débarrassa de la tunique et que, la lui prenant des mains, elle l'observa tout nu ; mais le regard attentionné dont elle l'enveloppa n'était que maternel. Elle fut surprise par les quelques ecchymoses qu'il avait çà et là, et surtout par les traces qui marquaient

ses poignets. « Comment as-tu fait cela ? On dirait que tu as été attaché. Tu n'as pas été puni trop sévèrement, au moins ? » Il ne répondit pas : il flottait, il sortait du néant, il revenait lentement au monde. Elle s'étonna aussi de la longueur de ses cheveux. « Je pensais que, dans les pensionnats, on vous les coupait très court au contraire ! »

Il entra dans l'eau tiède et moussante où il s'allongea avec délices. Il resta un long moment à profiter de ce bien-être qui le pénétrait de toutes parts et qui le rendait à lui-même. M<sup>me</sup> Lim le shampooina, puis elle le fit se mettre debout dans la baignoire, et elle lui savonna tout le corps. Elle avait des gestes doux et caressants, jamais impudiques, même lorsqu'elle frictionna, dans un nuage de savon onctueux, ses petits organes ; pourtant, cela lui fit un tel effet qu'il les sentit grossir. Depuis combien de temps cela ne lui était-il pas arrivé ? C'était comme s'il s'éveillait d'un long sommeil, qu'il recouvrait petit à petit son corps, ses fonctions. Gêné, il se détourna. Il entendit un petit rire, et on aurait dit qu'elle s'excusait d'une faiblesse. « Cela fait si longtemps que je ne me suis plus occupé d'un enfant ! J'en avais tellement envie... J'ai l'impression de me retrouver dix ans en arrière, lorsque je soignais mon fils... Son corps était très différent du tien... et pourtant, quand je te touche, je crois que c'est lui que je touche... » Il la regarda, étonné. Elle essaya de se ressaisir, mais il vit qu'elle avait les yeux brillants. « Désormais, tu es mon enfant chéri. »

Thomas était si bien embrouillé par le cauchemar dont il sortait qu'il n'arrivait plus à cerner ce qui était réel de ce qui ne l'était pas : est-ce que M<sup>me</sup> Lim n'était pas effectivement sa mère ? de tout temps ? sans qu'il l'eût jamais su ?...

Elle le rinça et le fit sortir. Elle l'enveloppa dans un peignoir en éponge bleu pâle, doux et moelleux. Ils allèrent au travers d'un vaste couloir dans la chambre du fils défunt, qui devait devenir la sienne.

La pièce lui parut magnifique. En face, une large fenêtre ouvrait sur les grandes palmes vert sombre ; d'un côté, un lit d'osier à baldaquin, entouré de voiles immobiles, se trouvait entre une commode soigneusement cirée et une penderie aux glaces biseautées ; de l'autre, devant la fenêtre, un bureau en acajou conservait pieusement un plumier, un sous-main, quelques feuilles blanches... M<sup>me</sup> Lim lui présentait tout, ouvrait les tiroirs, montrait les piles d'habits sur les étagères...

Elle se rendit compte soudain que Thomas titubait et peinait à garder les yeux ouverts. L'accumulation des émotions, de la fatigue, de la nourriture riche et sucrée, du bain chaud, l'avait littéralement assommé. « Je crois qu'il faut que tu te reposes. Si tu faisais une petite sieste ? »

Thomas s'allongea en peignoir sur le lit où il se pelotonna. M<sup>me</sup> Lim le couvrit avec un plaid léger. Elle tira les rideaux pour fil-

trer la lumière trop vive, et la chambre coula doucement dans la pénombre. Thomas, lui, bascula instantanément dans un sommeil profond comme un abysse.

\*

Il fut éveillé par une voix douce qui lui répétait : « Il faut te lever... Il est tard... Il faut te réveiller... » Il se crut d'abord dans sa chambre de Sarcelles. Puis il reprit ses esprits et tout le fil de ces derniers mois se dévida à toute allure.

Il se redressa et regarda autour de lui : M<sup>me</sup> Lim lui souriait ; dehors, le soir assombrissait les palmes. « Tu as dormi longtemps... C'est bientôt l'heure du dîner... Mon mari va rentrer... Il faut t'habiller. »

Il demanda les toilettes. Le rêve continuait : les murs des W.C. étaient recouverts de carreaux d'un blanc satiné, avec un léger relief qui formait comme une ondulation ; un parfum discret enrichissait les lieux ; le papier pour s'essuyer, bleu pâle, était ouaté.

En revenant dans la chambre, il dut quitter le peignoir. M<sup>me</sup> Lim avait préparé des habits, soigneusement étendus sur le lit, la plupart d'un blanc impeccable. Il enfila un slip parfaitement repassé, puis il déplia la chemisette, se glissa dedans, et, la boutonnant, il put vérifier qu'elle était à sa taille. Il comprit qu'il mettait les habits du fils défunt, et il n'aima pas beaucoup la sensation d'avoir sur lui des vêtements qui avaient été portés par un autre, surtout par un mort ; mais il se sentait prêt à tout pour être accepté dans cette nouvelle vie. Il eut du plaisir avec les chaussettes, blanches aussi, épaisses et douces, qu'il tira jusqu'au milieu des mollets. Le pantalon blanc était en toile, un peu raide, avec un pli impeccable, fermé par une ceinture de cuir fauve. Les chaussures, marron clair, lui allaient bien, elles étaient un peu lourdes mais confortables, et il les laça en ressentant un incroyable sentiment de protection, de sécurité. Enfin, il enfila un fin pull en V, sans manches, dont la laine était d'une grande douceur, bleu clair, la seule touche de couleur. Il n'avait jamais porté des habits aussi cossus, d'aussi bonne qualité.

M<sup>me</sup> Lim le ramena dans la salle de bains et, devant la glace, elle lui coiffa tendrement les cheveux. Un frisson le traversa au plus profond de lui ; la brosse le caressait d'une manière délicieuse. Elle le regardait dans les yeux, par l'entremise du reflet. « Il faudra te couper les cheveux, Kim », murmura-t-elle. « Ils sont un peu longs pour un garçon de ton âge. » Il était d'accord ; il était d'accord pour tout. Et pourtant, lavé, coiffé, habillé, il trouvait qu'il n'avait jamais été aussi beau avec ses longs cheveux brillants qui tombaient droit avant de s'ourler dans son cou. Les frémissements qui le parcouraient étaient si

vifs que, pour la seconde fois dans la journée, il sentit un tressaillement soulever son sexe.

M<sup>me</sup> Lim le reconduisit dans la chambre. Elle ouvrit le premier tiroir de la commode, et elle en sortit une boîte bleue, épaisse et renforcée comme un écrin. À l'intérieur, sur un coussin de satin blanc, lui-sait doucement une Rolex avec ses grosses aiguilles vertes et ses petits cadrans auxiliaires. M<sup>me</sup> Lim la prit et en remonta le mécanisme. « C'était celle de mon fils. Et c'est toi qui vas la porter, maintenant. » Elle la mit à l'heure, puis elle lui saisit le poignet et le ceignit du bracelet argenté, articulé comme une chenille de tank. « Elle te plaît ? » Il devina l'émotion de M<sup>me</sup> Lim à sa voix qui tremblait légèrement.

« M. Lim va bientôt rentrer », ajouta-t-elle, et on aurait dit qu'elle parlait de son seigneur. « Il faut que je te dise autre chose. Je ne te demande pas de nous appeler "Papa" et "Maman", ces noms tu les garderas pour le souvenir de tes parents. Tu appelleras mon mari "Phô", et moi, "Mâe". D'accord ? » Thomas hochait timidement la tête. « Tu auras le temps de t'habituer, ne t'inquiète pas... En attendant, tu n'as qu'à découvrir ta chambre. »

Quand elle fut partie, il examina la montre et en testa tous les mécanismes. Il se sentait presque indigne de porter un pareil bijou, certainement encore infiniment plus cher que celle offerte par son père... Puis il inventoria les jouets qui étaient en nombre ; il parcourut les titres des livres dont la plupart étaient en caractères asiatiques et seulement quelques-uns en anglais ; il s'attarda aux piles de riches vêtements, pulls, sweats, pantalons, tous plus attirants les uns que les autres. Il se regarda dans la glace, en blanc et bleu clair. Auparavant, il n'aurait jamais osé s'habiller comme cela... Où était sa mère ? Pensait-elle à lui à cet instant ? Sûrement pas. Il y avait bien trop longtemps qu'il avait disparu... Pour la première fois depuis son enlèvement, il se sourit. Il était Kim, l'enfant de la jungle, recueilli par de riches planteurs et découvrant la civilisation, somptueusement paré par la bonté de ses nouveaux maîtres... C'était une renaissance. Il avait été mort, il était descendu aux enfers, et maintenant une nouvelle vie s'ouvrait à lui : le paradis.

La petite domestique interrompit ses réflexions en se présentant dans la chambre. De quelques mots d'anglais, elle le prévint que le dîner allait être servi.

Juste comme il sortait dans le couloir, M. Lim entra dans le hall. Ils s'immobilisèrent, l'un et l'autre surpris. L'homme paraissait sidéré, comme s'il ne le reconnaissait plus. Puis, il s'approcha lentement, en le scrutant de la tête aux pieds. Il fixa le regard sur le col de la chemise qui – il le savait pour l'avoir vu lui-même dans la glace – s'ouvrait dans l'échancrure du petit pull et lui dégagait le cou. Enfin, il le fixa de nouveau dans les yeux ; on aurait dit qu'il brûlait intérieure-

rement. Thomas frissonna, tétanisé par l'intensité du désir qui le transperçait ; il ne put le supporter et détourna le regard.

M. Lim l'attrapa par le bras, juste au-dessus du coude, en dessous de la manche de la chemisette, et il l'invita doucement à avancer. Thomas avala sa salive ; il se laissa conduire.

Le dîner fut plus guindé que le déjeuner. Thomas était impressionné d'être assis à la même table que M. Lim, comme si rien ne s'était jamais passé entre eux. La petite servante apporta le repas, puis elle fit une brève révérence et se retira. Les époux parlaient tranquillement entre eux ; de temps en temps, M<sup>me</sup> Lim traduisait pour Thomas ce qu'ils se disaient. Elle expliqua que son mari souhaitait lui faire visiter sa firme dès le lendemain, car, plus tard, il envisageait de faire son associé de son fils adoptif. Il comprit petit à petit qu'il se trouvait en Thaïlande, à Bangkok... Il repensa à sa mère, à Sarcelles, et, de là, à l'école : tout cela ne lui manquait pas vraiment ; il passait de grandes vacances ; il reviendrait plus tard, quand il serait grand, après avoir fait fortune dans l'entreprise de son protecteur...

Quand l'attention de sa femme était attirée ailleurs, M. Lim le détaillait avec des yeux ardents, et Thomas, repris par ses anciennes habitudes, imaginait parfaitement ce que l'homme voyait : ses doigts longs et bien dessinés qui tenaient les couverts, ses poignets minces encore irrités par les menottes, avec sur celui de gauche la Rolex qui avait appartenu à son fils, ses avant-bras nus, ses épaules dépassant du léger pull bleu clair, le V du col dans lequel s'ouvrait celui de la chemisette. Et, quand il portait la fourchette à la bouche, il fixait ses lèvres au moment où elles s'entrouvraient. Le regard revenait en particulier sans cesse sur ses cheveux blonds qui, depuis le bain et le riche shampoing, avaient repris tout leur brillant, tout leur éclat. C'était comme un tigre guettant sa proie. Qu'allait-il se passer ? Allait-il continuer à l'utiliser comme dans le cagibi ? Il le redoutait. Mais la nourriture qu'il avalait était si savoureuse, les vêtements qui le couvraient, si doux, si confortables, la maison, si luxueuse, qu'il se sentait protégé, hors d'atteinte, comme dans un nid.

Après le dîner, on passa au salon. Thomas examina les beaux meubles, les riches bibelots, et il s'arrêta devant un plateau où, avec un peu de sable et quelques pierres, on avait composé un paysage abstrait. M<sup>me</sup> Lim lui expliqua qu'il s'agissait d'un *bonseki* et qu'elle les faisait elle-même. Elle lui montra les petites boîtes en bois où elle conservait des pierres grises et blanches aux arêtes brillantes, les pinceaux et les plumes avec lesquels elle étalait le sable pour simuler la trace du vent, comment elle organisait des formes pour créer le mouvement...

Soudain Thomas sentit un frôlement derrière lui. Il se figea, inquiet. Une main se posa sur sa fesse gauche. Il retint sa respiration,

feignant de rester concentré sur les explications de M<sup>me</sup> Lim. La main voyagea lentement vers sa fesse droite, elle souleva à peine le bas du pull, revint furtivement de l'autre côté. Le contact était léger, mais distinct, et il percevait, comme un fluide entrant en lui, le désir aigu qui l'habitait. Puis la pression se précisa, la main lui passa entre les fesses, le long de la couture du pantalon de toile, et fit preuve d'une indiscretion incroyable. Il retenait son souffle. Le doigt se positionna en face de son anus. Un frisson lui remonta la colonne vertébrale.

« Je vais préparer le thé, à présent. » La main s'effaça aussitôt. Thomas, pris par un léger étourdissement, vit M<sup>me</sup> Lim sortir.

M. Lim s'assit dans le grand canapé. Thomas préféra rester à distance, debout, adossé à la fausse cheminée Louis XVI, et il se donna une contenance en se tenant les mains dans le dos, en prenant un air qu'il voulait décontracté. Il savait maintenant que, à un moment ou à un autre, M. Lim allait le mener... sur un matelas. De nouveau, derrière les petites lunettes cerclées d'or, il vit un regard intense monter lentement sur lui, le long de ses jambes, faire une pause sur les plis de l'entrejambe, sous le bord du pull, continuer sur son ventre où le léger tissu se creusait de quelques plis délicats, lui venir sur le cou, fixer ses lèvres et, finalement, se planter dans ses yeux. Aussitôt il détourna le regard ; il était sur un grill ; il n'en pouvait plus.

M. Lim se releva et alla prendre dans une boîte d'acajou une cigarette, qu'il n'alluma pas, puis, au lieu de se rasseoir, il fit nonchalamment le tour de la table basse. Il s'arrêta devant Thomas ; il était à peine plus grand que lui. De la main qui tenait la cigarette, il lui toucha lentement l'encolure du pull, il palpa le renflement des fines mailles, passant le pouce sous l'ourlet, puis il se glissa dans le cou, vint derrière l'oreille, le pouce effleurant le menton. Thomas frissonna brièvement ; il était crispé, mais il se rendait compte que, pour le moment, ce frôlement ne lui était pas désagréable. Il se demandait seulement ce qui se passerait quand M<sup>me</sup> Lim reviendrait. Les doigts, secs mais soignés, aux ongles coupés courts, vinrent sur sa bouche, et il sentit l'odeur sucrée du tabac blond sur ses lèvres. On les pressa, on les écarta, les tordit. Il percevait comment cette main était contrôlée, retenue, malgré le désir qui la faisait presque vibrer. Elle se posa ensuite plus fermement sur son épaule, lui prit le bras au travers de la chemisette, descendit en lui frôlant le coude. Elle lui caressa longuement la poitrine, elle chercha les tétins et appuya dessus en tournant lentement, elle lui palpa le ventre, langoureusement, en le froissant de droite et de gauche. On aurait dit que cette main tâtait une étoffe riche et précieuse. Elle fut sur la ceinture, elle la suivit au travers du pull, en reconnaissant le bord. Puis, elle tomba sur la braguette qu'elle enveloppa d'une vague chaude. Il y avait une telle intensité dans cette préhension, que Thomas se tendit d'un coup. Les doigts repoussèrent

le pull et s'emparèrent de la crête levée dans le pantalon, ils la serrèrent, la malaxèrent, la tordirent. Il se mordait les lèvres en gardant les yeux baissés, mais des éclairs de plaisir lui traversaient le ventre. Il lui sembla apercevoir, pour la première fois chez M. Lim, un petit sourire...

Au premier bruit de pas dans le couloir, il s'écarta. Quand M<sup>me</sup> Lim entra avec le plateau de thé, il allumait nonchalamment la cigarette à son briquet doré. Il se rassit sur le canapé. « Kim, » fit-elle en lui souriant, « assieds-toi. Tiens, mets-toi à côté de... de Phō. »

Il était impossible de se dérober à cette invite ; il vint donc s'asseoir sur le canapé. M<sup>me</sup> Lim servit le thé dans de petites tasses de porcelaine presque transparentes, et une vapeur bleue s'éleva au-dessus du liquide ambré.

Il se raidit légèrement en sentant M. Lim poser nonchalamment, derrière lui, le bras sur le dossier du canapé. M<sup>me</sup> Lim plongea le visage au-dessus de sa tasse pour profiter de son parfum. Il approchait pareillement la sienne de ses lèvres quand soudain il tressaillit : on lui avait frôlé les cheveux ! Il sentit les doigts s'y enfoncer doucement, impudemment, puis lui descendre sur la nuque, venir jouer avec le col de sa chemisette, tout en lui frôlant le cou. Il frissonna. Il fut assez surpris de s'apercevoir que son membre était toujours enflé. C'était inattendu, mais il était vrai qu'il ne s'agissait que de légers attouchements. Il espéra que M<sup>me</sup> Lim ne remarquerait pas la bosse qui déformait son pantalon.

Quand elle redressa la tête, la main retomba discrètement sur le dossier. Elle sourit au « père » et à son « fils » : « Notre première soirée tous les trois... » fit-elle avec tendresse.

Quand le signal du coucher fut donné, M<sup>me</sup> Lim remporta le plateau de thé. Dès qu'elle eut passé la porte, M. Lim reprit vivement Thomas par la nuque et, le tournant vers lui, il l'embrassa intensément sur la bouche. Ce fut tout de suite un baiser violent qui lui écrasa les lèvres, une langue qui l'ouvrit et qui se planta entière au fond de sa gorge. La main qui le tenait était dure, raidie par le désir ; l'autre lui pétrissait la poitrine, lui chiffonnait le ventre, se crispait dans sa braguette.

Quand M<sup>me</sup> Lim revint, Thomas se pencha en avant pour cacher sa confusion, le désordre de ses cheveux, et il se leva en se détournant pour rajuster son pull.

M<sup>me</sup> Lim l'accompagna dans sa chambre. Avec émotion, elle sortit du placard un pyjama bleu ciel ayant appartenu à son fils. Elle bavardait pendant qu'il retirait son pull, déboutonnait sa chemisette, défaisait sa ceinture, tirait la fermeture de sa braguette. Déjà, il ne ressentait plus de gêne devant elle...



À ce moment, M. Lim entra et dit rapidement quelques mots à sa femme. Puis son regard partit négligemment vers lui, torse nu, en slip et en chaussettes, une jambe repliée en l'air pour se débarrasser du pantalon. Dans un flash, Thomas vit ce qu'il avait si souvent observé dans son miroir de Sarcelles et que découvrait cet homme : ses fines cuisses tendues par la position, marquées par les tendons des jarrets, durs comme une corde, et terminées en haut par les courbes des fesses prises dans le slip.

M. Lim ressortit, et Thomas frissonna : il avait senti ce regard couler comme une braise le long de lui, il en avait suivi tous les méandres, toutes les insinuations, les convoitises. Cela lui faisait peur, mais il ressentait aussi une sorte de fierté à être l'objet d'une telle faim.

Il finit de se déshabiller et mit le pyjama. Il défit de son poignet le bracelet métallique de la Rolex et la déposa sur la table de chevet, puis il s'enfonça avec délices dans le lit doux, ferme, et moelleux à la fois. M<sup>me</sup> Lim s'assit à côté de lui pour lui souhaiter bonne nuit. Elle lui sourit et lui caressa le front, en lui repoussant tendrement les cheveux sur le côté. Sa main était douce, parfumée, maternelle, et il adora quand elle lui prit la joue. Il se sentait jeune animal, lové sous la couverture comme dans un terrier, avec la maman qui prend soin de ses petits. « Je pense que tu vas bien dormir... Je vais sortir. Une fois par semaine, le jeudi, je vais jouer au bridge chez une amie... » Thomas se rendit compte que depuis très longtemps il ne s'était pas demandé quel jour on était... « ... Mais Phō reste à la maison. Si tu as besoin, tu l'appelles... N'importe comment, je serai là demain à ton réveil. » Elle se pencha et l'embrassa avec affection sur la joue. « Ah ! J'allais oublier. L'orphelinat nous a donné une ordonnance. Il faut tous les soirs que tu prennes un suppositoire. »

Elle sortit de la chambre. Il était vaguement étonné : il ne se rappelait plus bien si on lui mettait des suppositoires... L'« orphelinat » était comme le souvenir d'un mauvais rêve. Peut-être était-ce d'ailleurs effectivement dans un orphelinat qu'on l'avait gardé tous ces mois ?...

M<sup>me</sup> Lim revint : « Tourne-toi. » Elle repoussa les draps et Thomas se mit sur le flanc. Elle tira sur le pantalon de pyjama, mais il resta retenu aux hanches. Avant qu'elle ne le lui demandât, il tira le cordonnet et le nœud se défit. Elle lui dégagea les cuisses, et il sentit une main très douce, très tendre, lui écarter les fesses. Le suppositoire était assez gros mais il entra sans difficulté. Il frissonna à cette sensation, qui lui en rappelait d'autres, tandis qu'il sentait le ludion ovoïde remonter à l'intérieur de lui. « Ah ! tu es habitué », dit-elle avec un soupir. « J'avais peur de te faire entrer un gros suppo comme ça... » Il ajusta son pantalon et renoua le lacet en le serrant autour de la taille. Il

aimait la sensation d'être bien tenu, bien enveloppé. M<sup>me</sup> Lim remit la couverture et le borda. Il était resté sur le côté ; elle lui caressa les cheveux. « À demain, petit Kim. Dors bien. Mon mari viendra te dire bonsoir. Il est très aimant, lui aussi, tu sais : il est si content d'avoir retrouvé un fils... » Elle l'embrassa encore sur la tempe et lui passa une dernière fois la main dans les cheveux. « Bonne nuit, mon petit chéri... » Il fut soudain envahi par la gratitude. Même si « mon petit chéri » faisait vieillot, c'était un vrai mot d'amour. Sa mère ne l'avait jamais employé. Il était *chéri* par cette femme, cela avait quelque chose de merveilleux. Il se tourna vers elle et lui répondit : « Bonne nuit, Mâe. » Il la vit comme fondre de bonheur ; elle lui caressa la joue ; elle avait les yeux brillants. « Merci... Fais de beaux rêves. » Elle éteignit en sortant.

Thomas se retourna vers le mur. Il voyait qu'une faible clarté subsistait dans la pièce, celle qui provenait du couloir resté allumé, à quoi s'ajoutait la lueur de la nuit qui traversait les légers rideaux. Quelques instants après, il entendit la porte d'entrée se fermer, puis une voiture démarrer.

Il fallut moins d'une minute avant qu'il ne reconnût le pas de M. Lim qui entra dans la chambre. Il sentit son cœur se serrer. Il le devina qui s'arrêtait, debout à côté du lit. Soudain, les draps furent lentement soulevés et retournés sur ses jambes. Il ne bougea pas, essayant désespérément de faire croire qu'il dormait. Le matelas s'affaissa légèrement. Une main le prit par l'épaule et le força à se tourner sur le dos. Il croisa le regard de l'homme et, bien qu'il fût à demi noyé dans le noir, il ne put le soutenir. Il détourna les yeux ; il avait peur : il ne doutait plus de ce qui allait se passer. M. Lim avança la main et lui rebroussa les cheveux sur la tempe, soulevant ceux répandus sur l'oreiller, y glissant les doigts, les laissant couler dans sa paume. Il caressa la joue que M<sup>me</sup> Lim lui avait caressée, il descendit derrière son oreille, repoussa la veste de pyjama – dont le premier bouton se défit seul –, et il passa longuement sur son épaule, jouant à suivre la ligne de la clavicule. La main revint se fermer autour de son cou, elle le palpa intensément, puis elle lui prit le menton, erra sur ses lèvres, les trouva doucement. Thomas ne bronchait pas. Il avait toujours peur, mais il était excité aussi. Bizarrement, il repensait à ses séances solitaires, dans sa chambre de Sarcelles, devant la glace : quelqu'un le regardait...

Le deuxième bouton de la veste de pyjama fut défait. Puis le suivant. C'était comme un rideau soulevé par un vent léger. L'excitation de Thomas se précisa. Encore un bouton. Cet homme l'avait sorti du cagibi pour l'amener ici, il l'avait sauvé de l'enfer, et cet homme le désirait. Il commença d'accepter et d'accueillir ce désir.

Quand le dernier bouton fut défait, M. Lim lui posa la main à plat sur l'abdomen et la remonta jusqu'en haut des côtes. Il le caressa plusieurs fois de haut en bas, sur toute la longueur de la poitrine, et c'était comme une lente, une immense étreinte océane. La veste de pyjama fut chiffonnée sur les côtés, repoussée sur ses bras. Thomas ferma les yeux et se laissa aller.

Il sentit M. Lim saisir le lacet du pantalon, tirer dessus. Le nœud se résorba, la ceinture fut moins serrée, les pans du tissu en coton s'écartèrent. Thomas reconnut les doigts, durs au bout, lui caresser le pubis, puis l'aine, tourner autour de son sexe de plus en plus tendu, remonter sur l'autre cuisse. Enfin ils se refermèrent sur son membre tressaillant, jouèrent avec, l'étirèrent comme s'ils voulaient l'allonger. De l'autre main, il lui excitait les bourses par-dessous, du bout de ses ongles courts. Thomas était parcouru de frémissements qui lui remontaient dans tout le corps. C'était terriblement délicieux.

Soudain, il fut dans la bouche de M. Lim. C'était une pratique à quoi on l'avait souvent obligé dans le cagibi, mais qu'on ne lui avait jamais faite. Il gémit en découvrant combien c'était bon. La bouche de l'homme l'aspirait en remontant, sa langue venait lui langotter le gland, puis elle le reprenait en entier, elle le suçait en tournant. Elle le maintenait dans une délicieuse dépression au milieu de laquelle il se gonflait comme un ballon. Les lèvres se firent anneau dur, et elles montèrent et descendirent sur lui, le serrant dans un cercle étroit, d'une incroyable efficacité. Il rejetait la tête de côté et d'autre, il tor-dait ses jambes emprisonnées dans le pantalon, il se retenait pour ne pas se laisser aller à une crise honteuse.

Quand M. Lim se retira, Thomas resta le souffle court. Il avait maintenant un besoin éperdu d'aboutir. À part quelques rares hommes dans le cagibi qui s'étaient amusés avec ses organes, il n'avait plus eu l'occasion de se toucher.

M. Lim se leva et, devant lui, se débarrassa de sa veste. Il le prit ensuite par la main, le redressa, lui repoussa le haut du pyjama qui glissa sur le lit, et il le fit lever en enjambant le pantalon qui tomba par terre. Thomas fut serré, tout nu, sa poitrine contre la chemise blanche et fraîche, son ventre collé au pantalon ample. Des mains insatiables lui caressaient la nuque, le dos, descendaient sur ses reins. Le visage de l'homme plongea dans ses cheveux, il le reniflait intensément, lui fourrait le nez dans le cou. Thomas devinait, au travers du pantalon, le long organe qui cherchait une issue. On lui caressait les fesses, les serrait avec avidité, les lui écartait. On lui tâta le petit trou du bout du doigt, le lui trouva. Brusquement, il sentit avec un effroi quelque chose sortir de lui et couler entre ses fesses. Avait-il la diarrhée ?! Il fut inondé par la honte. Mais M. Lim ne semblait pas s'en offusquer. Au contraire, il étala le liquide huileux sur tout le tour de son orifice.

Il comprit : c'était le suppositoire qu'on lui avait mis et qui avait fondu.

Puis, tout à coup, M. Lim ouvrit son pantalon et se dégagea. Il l'attrapa par les cuisses, le souleva, et lui enroula les jambes autour de sa taille. Thomas se cramponna comme il put. Il sentit le gland chercher fébrilement le long de sa raie glissante, se mettre en place, pointer son petit creux. Puis on le laissa glisser de quelques centimètres, et il s'ouvrit sur le sexe dressé pour lui. Il gémit tandis que le pal s'enfonçait lentement, jusqu'au bout.

Un long moment ils ne bougèrent plus, debout ensemble dans l'obscurité, et ils ne faisaient qu'un – Thomas accroché tel un panda à son arbre, M. Lim assuré comme une statue, un rocher face au lames de la mer. Il perçut que le membre en lui gagnait encore du volume, s'épanouissait, et il en fut pleinement garni, enrichi, orné. Leurs deux corps immobiles tressaillaient des sensations qu'ils se communiquaient l'un à l'autre, des fluides électriques qui circulaient entre eux.

Enfin M. Lim faiblit, et il se courba jusqu'à le déposer sur le lit. Il se retira à demi, mais ce ne fut que pour mieux se renfoncer. Il se mit à le parcourir à une cadence soutenue. Il lui avait replié les jambes sur la poitrine, et de son ventre il lui claquait les fesses avec ardeur. Thomas retrouva la douleur cuisante qui avait été son lot pendant des jours et des jours sur le matelas. Mais ici, dans cette chambre obscure, dans les bras de cet homme qui jouait à être son père, il se laissa aller, et une sensation de jouissance l'envahit. Il était fait depuis longtemps, il recevait l'homme sans trop de difficulté et, tout à coup, d'être pénétré par un organe qui le désirait si fort, le remplit d'un sentiment de plénitude qu'il n'avait encore jamais connu. Il ferma les yeux et, avec bonheur, il se laissa secouer comme un hochet.

## L'usine

Thomas fut sorti d'un très profond sommeil par une caresse d'une suavité exquise. Il entendait qu'on l'appelait : « Kim ! mon petit Kim ! Il faut te réveiller... » Il ouvrit les yeux et, après un instant d'ébahissement, il reconnut M<sup>me</sup> Lim. Tout ce qui s'était passé la veille lui revint petit à petit. Elle lui souriait doucement en lui caressant tendrement la joue. « Je sais, il est bien tôt encore, mais il faut te lever... » Il se redressa péniblement sur un coude, et examina la pièce autour de lui. Il n'avait donc pas rêvé : il était bien à Bangkok ! M<sup>me</sup> Lim était

assise à côté de lui et le regardait avec affection ; la chambre était toujours aussi belle ; des vêtements étaient préparés pour lui sur une chaise. Le seul changement venait de ce que, derrière les baies vitrées, dans le jour gris du petit matin, une fine pluie tombait régulièrement et assombrissait les palmes brillantes. « Je te laisse t'habiller. Ton petit déjeuner est prêt. »

Quand elle fut sortie, il rabattit la couverture et s'assit sur le bord du lit. Il bâilla, se passa la main dans les cheveux pour les repousser en arrière, puis commença de déboutonner le pyjama. Il avait toujours beaucoup de mal à se convaincre de cette réalité, à assimiler qu'il allait effectivement vivre dorénavant dans cette maison, et en même temps le cagibi lui semblait lointain comme un cauchemar, déjà à demi effacé, alors qu'il y était encore vingt-quatre heures plus tôt. Il retira le haut du pyjama en l'écartant le long de ses bras, puis il tira sur le cordonnet du pantalon et, se levant, il le laissa glisser par terre. Il l'enjamba, et il découvrit que M<sup>me</sup> Lim lui avait préparé, sans doute en vue de sa visite à l'usine, un complet d'une belle couleur sable. Il prit le slip plié et repassé qu'il enfila, les chaussettes blanches propres, puis il se glissa dans une chemise blanche très fraîche, légère, agréable.

Il se plaça devant les glaces de la penderie pour se boutonner. Il repensa au miroir semblable dans son armoire de Sarcelles, et il eut envie de sourire : à cet instant, il n'avait aucun désir de se toucher ; il l'avait été suffisamment comme cela la veille au soir ! Qu'allait-il encore se passer pendant cette journée ?... Il enfila le pantalon et le boutonna. Le tissu était léger, souple, de bonne tenue, avec un pli impeccable. Quand il serra la fine ceinture brune qui était demeurée dans les passants, une ombre lui vint sur le front : ce n'était pas M<sup>me</sup> Lim qui l'y avait mise : était-ce leur fils lui-même ? était-elle restée là depuis son décès ? Il se sentit brusquement mal à l'aise... Il y avait aussi une cravate : elle était magnifique, en soie moirée, bleu sombre avec une trame de minuscules points rouges qui la faisait scintiller doucement. Son père lui avait appris à les nouer ; il se rappela comment il se plaçait dans son dos, tous deux face au miroir, pour qu'il reproduisît un geste qu'il ne savait faire que machinalement. C'était l'un des bons souvenirs qu'il avait de lui. Il s'appliqua à faire un nœud impeccable.

En remettant la Rolex à son poignet, il s'aperçut qu'il n'était que six heures moins le quart : M. Lim partait tôt au travail !... Tandis qu'il lançait les chaussures, il vit le pantalon du pyjama qui traînait par terre, le haut, en vrac sur le lit, et il reconnut la négligence contre laquelle sa mère luttait, souvent en vain ; mais ici, ce désordre lui parut tout à fait déplacé, et il ramassa les vêtements. Il se rendit compte qu'il se sentait en danger, sur la sellette, qu'il craignait qu'au moindre

écart, pour toute mauvaise conduite, M. Lim ne remît en question sa présence dans cette maison.

Il se penchait pour attraper la veste quand précisément M. Lim entra. De nouveau, en un instant, il se vit au travers des yeux de l'homme : en chemise, courbé en avant, le bras tendu, la manchette d'où sortait son poignet étroit, le pantalon tombant droit sur ses jambes minces, la frange de ses cheveux blonds qui lui balayait le visage. Il se laissa aller dans ce regard ; il ne lui déplut pas d'y être. Il se redressa, rejeta la tête en arrière, et il se glissa dans la veste en levant les bras au-dessus de lui. Elle était bien coupée, et il l'ajusta d'un mouvement d'épaules. Il en joignit les pans comme s'il allait les boutonner, puis il y renonça, et resta les bras le long du corps.

M. Lim le scrutait de la tête aux pieds. Thomas voulut soutenir son regard, mais rapidement, comme toujours, il baissa les yeux : il devait l'admettre, il était le plus faible. M. Lim s'approcha, à le toucher, il leva la main – et elle tremblait légèrement –, il fit mine de lui rectifier le col, d'ajuster la cravate, puis il le prit par l'épaule. Thomas reconnut le frémissement, la tension intérieure, qui trahissait le désir de l'homme. La main remonta doucement, se glissa sous ses cheveux, l'attrapa par la nuque et, se penchant à peine pour venir à sa rencontre, l'homme l'embrassa sur la bouche. Contrairement au baiser qu'il lui avait donné la veille dans le salon, celui-ci fut tendre, léger, presque un frôlement. Thomas tressaillit ; il ne s'était pas attendu à quelque chose d'aussi délicat ; c'était la façon de son hôte de lui dire bonjour, et ce n'était pas loin d'être agréable.

\*

Après un petit déjeuner bien plus bref que celui de la veille, M. Lim abandonna sa serviette sur la table et repoussa sa chaise. M<sup>me</sup> Lim regarda Thomas tendrement : « Il faut y aller... » Elle se leva, et il l'imita. Elle lui posa les mains sur les épaules : « Nous ne nous verrons pas ce soir : je dois me rendre à Pattaya visiter ma sœur, et je resterai la nuit chez elle. Mais je serai de retour le matin. Nous nous retrouverons à ton réveil. Demain est samedi, tu pourras dormir plus longtemps. » Elle l'embrassa affectueusement sur les deux joues. Thomas n'avait jamais connu de tendresse aussi exquise, aussi délicate.

Il suivit M. Lim dans le jardin. Il faisait frais ; la pluie fine avait nimbé la Mercedes d'une rosée de gouttelettes ; une rumeur provenant de la ville grondait au loin. M. Lim lui ouvrit la porte, et Thomas prit place. Il se demandait si l'homme faisait cela par hommage, comme à une femme, ou si c'était toujours de crainte qu'il ne s'échappât. De lui-même, il boucla la ceinture.

La voiture ronfla puis démarra. Elle eut une sorte de haut-le-cœur en franchissant le caniveau qui marquait le portail, puis elle s'élança dans la vive circulation du matin. Il réfréna un bâillement derrière sa main ; il se serait volontiers rendormi dans les confortables fauteuils en cuir. Il se contraignit à regarder autour de lui pour se garder éveillé ; il était curieux de découvrir ce pays étranger. M. Lim lui jetait fréquemment de brefs coups d'œil.

Une heure plus tard, à sept heures et demie, la voiture ralentit et s'immobilisa devant une large grille. Un gardien vint ouvrir et les salua tandis qu'ils passaient. Ils s'arrêtèrent en face d'un bâtiment industriel de couleur claire, assez quelconque, qui n'avait que deux niveaux et dont la façade était gangrenée par les boîtiers de climatisation. Tout en haut s'étalait en grosses lettres : *XIHENA SPORTSWEAR*. Thomas se rendit compte que M<sup>me</sup> Lim ne lui avait même pas dit ce que fabriquait l'usine de son mari.

Il sortit de la voiture sans attendre qu'on vînt lui ouvrir. La cour était vide. M. Lim le prit par le coude et le fit pénétrer dans le bâtiment qui s'avéra tout aussi désert. Une odeur industrielle, de cartonnages et de matières synthétiques, le saisit dès l'entrée. Ils longèrent un hall d'exposition où des mannequins présentaient toutes sortes de tenues de sport, pour le football, le basket-ball, le rugby, des tenues de hockey sur glace et d'équitation avec leurs accessoires, puis ils montèrent à l'étage. Après avoir traversé un petit bureau encombré d'étagères ployant sous les dossiers, ils entrèrent dans une pièce bien plus grande et confortablement aménagée : derrière un bureau en bois acajou trônait un siège pivotant en cuir noir et, sur le côté, deux gros fauteuils et un canapé rembourrés entouraient une table basse ; il y avait même un petit réfrigérateur. Une large baie vitrée laissait pénétrer le jour gris.

M. Lim lui posa la main sur l'épaule et l'emmena dans un cabinet attenant où se trouvaient un lavabo, une douche, des W.C., et une armoire où il suspendit sa veste ; Thomas l'imita.

Puis M. Lim se dirigea vers son bureau où, debout, il se mit à compulsier des papiers. Désœuvré, Thomas s'approcha de la fenêtre : le panorama, une zone industrielle, était plutôt morne ; il observa les employés qui commençaient d'arriver.

Il entendit frapper. Une femme entra, assez forte, d'une bonne quarantaine d'années, le visage replet et le nez épaté, sans aucun maquillage. Elle le dévisagea, sans marquer de surprise, mais avec une sorte de désapprobation hautaine. Il pensa qu'elle avait été avertie de sa venue ; il se rendit compte aussi à quel point sa peau claire et ses longs cheveux blonds devaient paraître incongrus dans ce pays.

M. Lim s'entretint avec elle et, un moment plus tard, elle s'adressa à Thomas : « My name is Ms. Dok Mai, and I'm Mr. Lim's per-

sonal assistant. I've been told you are "Kim" ? » Il hocha la tête. « We're going to show you around the factory. I will translate for you. »

Thomas suivit M. Lim et M<sup>me</sup> Dok Mai. Ils commencèrent par re-traverser le petit bureau qui devait être celui de l'assistante, puis ils entrèrent dans un autre, plus grand, où plusieurs tables supportaient des machines à écrire et où des secrétaires avaient commencé leur travail, faisant des comptes ou tapant des courriers. Comme ils passaient au milieu d'elles, toutes les saluèrent, et Thomas, embarrassé, imitait gauchement leur courbette.

Ils descendirent ensuite dans les ateliers où des ouvrières travaillaient sur des rangées de machines à coudre, et d'autres, à découper le tissu. Ils allèrent même dans le magasin où étaient entreposés les stocks et préparées les expéditions. Avec amusement, il vit sur les étagères des piles de sweat-shirts identiques, impeccablement pliés, classés par taille – les *S*, les *M*, les *X*, les *XX*... –, par couleurs – les bleu-vert, les verts pistache, les rouges vermillon, les orange abricot... M. Lim expliquait, et souvent il prenait Thomas par l'épaule, ou par le bras, pour attirer son attention d'un côté, mais ces contacts étaient brefs. À mesure, M<sup>me</sup> Dok Mai traduisait. Chaque fois qu'ils croisaient un employé, il les saluait avec déférence.

On remonta dans le bureau de M. Lim, où M<sup>me</sup> Dok Mai installa pour Thomas une petite table et une chaise en face de la fenêtre. Puis elle déposa devant lui des classeurs et des brochures, tous en anglais, qui présentaient la société Xihena, son activité, sa taille, son chiffre d'affaires, ses marchés... « Mr. Lim wants you to study this so that you start to know the company. » Puis elle lui donna un dictionnaire anglais, un cahier et un crayon, et ajouta : « Search all the words you don't know, and write them down. You'll have to learn them by heart. »

Thomas se sentit un peu désappointé de se retrouver devant ce pensum. Il y avait si longtemps qu'il n'avait plus été installé à une table pour étudier, si longtemps même qu'il n'avait pas lu ! Lentement, il se convainquit de la nécessité de se mettre au travail, et il commença de feuilleter les documents. Encore heureux que Xihena ne fabriquât pas des boulons ! Au moins, les produits photographiés étaient attirants : tous ces maillots colorés, ces shorts en tissu brillant, ces survêtements molletonnés, lui donnaient envie de s'y intéresser.

\*

La journée fut longue. De temps en temps, M. Lim venait le voir, lui posait la main sur le dos, et regardait par-dessus son épaule ce qu'il faisait. Thomas sentait au travers de la chemise la main sèche rayon-



ner jusque dans sa nuque, mais cela ne durait pas, il le laissait bientôt, soit qu'il retournât travailler à son bureau, soit qu'il sortît faire Thomas ne savait quoi dans l'usine.

À midi et demi, M<sup>me</sup> Dok Mai leur apporta des sandwiches, qu'ils prirent assis dans les gros fauteuils. M. Lim tout en mangeant le dévisageait en lui souriant doucement, mais Thomas ne parvenait pas à deviner ses pensées.

L'après-midi parut encore plus interminable. M. Lim allait et venait et, chaque fois qu'il entendait dans son dos la porte se rouvrir, Thomas tressaillait. Un bref instant, il se « voyait » courbé sur la table, ses cheveux blonds lui tombant sur les épaules, le dos pris dans la chemise blanche ; même quand M. Lim était assis à son bureau, il ressentait l'impression de son regard dardé sur sa nuque.

Une fois seulement, alors que M. Lim était de nouveau venu examiner l'avancement de son travail, il le sentit remonter la pointe des doigts et les passer sur le col de la chemise, les enfoncer à peine sous ses cheveux. Il frissonna ; la main se retira. Mais il anticipait bien que le désir de cet homme pour lui n'était pas près de s'épuiser ; d'une certaine manière, il s'en trouva conforté.

Enfin, à dix-sept heures, une sonnerie grésilla au fond du bâtiment et, peu après, il vit par la fenêtre les employés commencer de retraverser la cour pour s'en aller. Il bâilla, s'étira, puis resta à observer le ciel qui s'était éclairci. M<sup>me</sup> Dok Mai vint leur dire au revoir.

Après son départ, M. Lim rangea encore quelques papiers, puis il sortit du réfrigérateur deux bouteilles de bière avec deux verres. Il s'installa dans le canapé en dénouant sa cravate, et il l'invita d'un geste à s'asseoir en face de lui. Il décapsula les cannettes et remplit les verres. Thomas porta le sien timidement à ses lèvres. Il n'avait pas osé défaire sa cravate. La bière lui parut amère, mais il fut assez heureux de ce moment partagé, de cette familiarité, et il commençait de lui venir des sentiments de « fils du patron »...

Quand M. Lim eut fini sa bière, bien avant lui, il le quitta pour passer au cabinet. Distraitement, Thomas observa le bureau. Il remarqua une grande photo qui décorait le mur à côté de lui, et il se leva pour l'examiner. C'était une vue aérienne de l'usine Xihena.

Il entendit la chasse tirée. Il se retourna tandis que M. Lim rentrait dans la pièce. L'homme retira ses lunettes et les déposa sur le bureau, puis il s'avança et se planta face à lui. Son expression était redevenue beaucoup plus tendue, et Thomas frissonna, se demandant ce qui allait se passer. L'homme acheva de dénouer sa cravate, il la retira, il la laissa tomber sur un fauteuil, et cela sans le lâcher des yeux. Thomas fut obligé de baisser les siens. Il continua pourtant de se sentir dévisagé avec insistance. M. Lim commença de déboutonner sa propre chemise, de haut en bas, lentement. Thomas déglutit. Est-ce qu'il allait, ici

même, dans ce bureau... ? Il se sentit rougir. Il était humilié par cette exhibition que l'homme lui imposait. Mais un doigt se posa impérieusement sous son menton et l'obligea de redresser la tête. Il dut le regarder en face tandis qu'il se mettait torse nu. Son corps était sans un poil, sec comme une branche. M. Lim tira sur sa ceinture, la dégrafa, et il se déboutonna ; le pantalon tomba, dévoilant des jambes maigres et solides. Les chaussures et les chaussettes furent arrachées. C'était la première fois qu'il le voyait nu ; dans le cagibi, il ne se déshabillait jamais complètement. Puis, tout aussi imperturbablement, M. Lim abaissa son caleçon. Le sexe surgit devant les yeux de Thomas, soulevé, droit, pointé sur lui. Il avait le cœur battant ; la situation était juste à l'inverse de celle qui était son quotidien dans le cagibi : ici, c'était lui qui était habillé et l'homme, nu.

Puis M. Lim s'avança, le prit dans ses bras, le tint contre lui. Il l'enveloppa de plus en plus étroitement, accentuant sa pression, jusqu'à le serrer intensément contre son torse. Thomas respirait vite, inquiet, se demandant s'il n'allait pas l'étouffer. Des mains fébriles le parcouraient sur les épaules et les reins, sur le dos et les fesses, dans la nuque, entre les cuisses, partout. Il sentait au travers de sa chemise la chaleur du ventre, de la poitrine, collés contre lui. L'homme lui frottait son membre tendu contre le ventre, puis il utilisa sa hanche, puis il le lui passa entre les jambes – il se masturbait sans vergogne, nerveusement, sur son corps.

Il s'écarta. Il reprit son souffle en lui caressant la tempe, la joue, et Thomas comprit qu'il s'astreignait à des gestes plus lents, plus retenus. Mais malgré cela, la main qui descendait sur son menton, qui se coulait dans son cou, était prise de tressaillements involontaires, de saccades nerveuses. L'homme lui dénoua la cravate, qu'il laissa pendre de part et d'autre. Thomas redoutait à tout instant que cette retenue ne se rompît et ne libérât une violence nouvelle. Deux mains se posèrent sur ses hanches et remontèrent en lui massant le torse dans un étai implacable, chiffonnant la chemise, lui enfonçant des doigts dans les flancs, à lui briser les côtes.

Il lui défit soigneusement le col, puis, lentement, de haut en bas, il le déboutonna tout le long ; Thomas ne put s'empêcher de frissonner. L'homme lui dégagea la chemise de la ceinture, puis il le poussa contre le mur en lui enfonçant voluptueusement dans la poitrine ses doigts durcis de désir. Il crispa les ongles dans sa peau, comme un crabe, lui arrachant des gémissements, il s'empara de ses aisselles qu'il attaqua comme on tire un morceau de blanc à un poulet, et tout cela avec des gestes qui, bien que de plus en plus ralentis, devenaient toujours plus durs, plus intenses. La chemise lui fut retournée sur les épaules, rabattue le long du dos. Les mains errèrent un moment sur

son torse nu, alternativement jouant avec ses tétons et se plaquant sur son ventre, creusé d'appréhension.

Puis il le sentit venir sur sa taille, s'y arrêter. Thomas maintenant ne pouvait plus s'empêcher de tressaillir continuellement. La ceinture fut dégagée, débouclée, défaire. Il y eut un temps, pendant lequel il retint sa respiration, sachant très bien ce qui allait se passer et ne pouvant faire autrement que de le redouter, puis, effectivement, les doigts se crispèrent sur le bouton de son pantalon. L'instant d'après, quelque chose se détendait autour de sa taille. Comme un verdict, la fermeture éclair fut abaissée ; il ferma les yeux. Les doigts s'enfoncèrent, le saisirent au travers du slip, le serrèrent dans le coton, et son membre se tendit soudain dans cette préhension. Il fut enveloppé, roulé, caressé, mais aussi pressé, écrasé, surtout quand les doigts descendirent chercher ses bourses qui se durcissaient en se rétractant, comme pour s'échapper.

Les mains vinrent le long de ses hanches, repoussant le pantalon qui lui tomba sur les jambes, elles passèrent sur l'arrière de ses cuisses en suivant l'ourlet du slip, puis elles remontèrent, comme un navire arrive au port, pour envelopper chacune de ses fesses. Il retint un soupir en se mordant la lèvre ; les caresses de cet homme étaient souvent rudes, mais elles lui communiquaient aussi d'intenses impressions.

Il le reprit dans ses bras, se mit à l'embrasser dans le cou, allant sur une épaule, revenant sous le menton, et pendant ce temps il crispait les mains dans son derrière, chiffonnait son sous-vêtement, s'enfonçait durement dans sa chair. Alors que la bouche remontait le long de sa mâchoire, s'aventurait sur sa joue, sur la commissure de ses lèvres, il sentit les doigts se glisser par derrière sous la ceinture élastique, la repousser avec une lenteur éprouvante, la lui faire passer sous les fesses.

L'homme l'embrassa sur la bouche, intensément. Une main crispée sur sa nuque, l'autre bras, pareil à une barre de fer, en travers de ses reins, il l'enlaça avec fougue. Des lèvres minces et dures écartèrent les siennes ; il fut ouvert ; une langue avide le pénétra. Il pensa : « Encore... » Mais ensuite, il se dit que c'était normal, il allait être pris de nouveau, désormais sa vie était de se donner à cet homme, qui en retour se consacrerait à lui. Et il s'abandonna entre les bras secs et nerveux qui l'enlaçaient intensément, il se laissa enserrer. Il se renversa contre le mur, ferma les yeux, son corps se tordit en s'appesantissant.

Il fut emporté, les culottes encore en travers des jambes, allongé sur le canapé. L'homme le reprit à bras-le-corps et, fiévreusement, il l'embrassa de nouveau. Il lui renfonça la langue dans la gorge avec une telle passion qu'il lui repoussait la nuque dans le dossier. Puis il se coula de tout son long contre lui, une main crispée dans ses cheveux, à

les tirer et les malaxer comme un chat fait d'un coussin, l'autre enfoncée dans son flanc qu'il triturait à le faire se tordre, et il se frottait, il se masturbait contre sa cuisse avec des gestes saccadés, pleins de désir, il la barbouillait du liquide qui s'en écoulait. Étourdi, abasourdi, Thomas en avait des étincelles au fond des yeux ; il se rendit compte que sa propre dureté n'avait pas faibli.

M. Lim s'arracha et se releva. Le souffle court, il le regarda un instant comme s'il cherchait de quelle manière il allait le reprendre. Thomas eut peur en voyant directement, sans l'écran des verres de lunettes, les yeux noirs si brillants qu'ils paraissaient blancs. Soudain, l'homme l'attrapa par le bras pour le redresser, et il le fit tomber par terre, à genoux. Il le saisit fermement par les cheveux pour le maintenir, il l'amena à lui, et, lui présentant son membre comme une offrande, il lui caressa les lèvres du bout de son phallus bandé. Il devait user de toute sa volonté pour se contenir, car Thomas le sentait trembler de la tête aux pieds. Il lui promenait une main dans les cheveux, il se guidait la verge de l'autre, et il lui passait le gland sur la bouche avec des mouvements lents et répétitifs, interrompus par de brefs soubresauts involontaires. L'invite était claire ; il se souvint de ce à quoi on l'obligeait parfois dans le cagibi – et un instant il paniqua, comme s'il commettait une faute, en s'apercevant que ses mains n'étaient pas attachées. Timidement, il entrouvrit la bouche. L'homme alors lui bouscula les lèvres, lui enfonça son gland décalotté, turgescents, prêt à éclater, et il l'eut sur la langue. Il lui imprima le rythme qui lui convenait et, très vite, la retenue du début vola en éclats. Il ne se sentit pas bien du tout sous les attaques de la verge trop tendue qui entraînait trop loin, cognait contre son palais, heurtait le fond de sa gorge, et il eut peur de vomir d'un instant à l'autre. Il n'avait jamais pu s'y faire, et il demeurait passivement, bouche ouverte, recevant en vain celui qui se poussait au fond de lui. Il hoquetait tandis que l'homme lâchait des grondements comme autant des jurons.

M. Lim se retira d'un coup et resta haletant. Thomas n'osait le regarder, encore tout tremblant de cette attaque, comprenant très bien qu'il avait failli, qu'il n'avait pas été à la hauteur.

Tout à coup, il fut attrapé par le bras, on le fit avancer à genoux, les jambes encore prises dans le pantalon. En un instant, la table basse fut débarrassée des bouteilles et des verres, et il fut courbé dessus, le ventre plié contre le bord. L'homme s'agenouilla à côté de lui ; et, soudain, il ne bougea plus. Il restait là, immobile, et on entendait seulement sa respiration sifflante au travers de son nez pincé. Puis, Thomas sentit la main se poser sur ses fesses. Elle les caressa avec convoitise, descendit le long de ses cuisses, le palpa comme un objet luxueux et rare. M. Lim revint lui flatter le dos, resta longuement sur ses reins en allant de l'un à l'autre de ses flancs, puis, du bout du majeur, il lui

suivit la raie tout du long. Un frisson le pénétra, au plus profond de ses entrailles, subitement interrompu quand la main, lui venant entre les cuisses, lui prit les bourses et les serra. Elles furent maniées, tournées, pétries, et il haletait, redoutant à chaque instant un éclair de douleur. Un pouce lui remonta dans la fente, joua un moment avec son petit orifice qui palpait d'appréhension. Mais le doigt poursuivit son chemin, et la main entière revint s'emparer de sa fesse. À son tour, elle fut serrée, écrasée, malaxée.

Soudain, il sursauta en recevant brusquement une claque ! Une autre suivit, plus vive encore. Il gémit. D'autres s'enchaînèrent, lui faisant rapidement monter une douleur cuisante dans le derrière. Il se redressa sur les avant-bras, bouche ouverte, pris par la brûlure saisissante. Il prétendit se retourner et protester, mais l'homme lui appuya sur les reins et le plaqua rudement sur la table. Il était sidéré : on lui donnait la fessée ! Quelque chose qu'il n'avait plus connu depuis l'âge de six ans peut-être ! Et même s'il avait subi bien pire depuis, il ressentait une humiliation particulière à être traité comme un bébé.

L'homme lui remit la main entre les jambes, lui pressurant les bourses de nouveau, puis il lui claqua encore le derrière, à plusieurs reprises, puis il revint à ses organes, et il le faisait passer ainsi d'une douleur cuisante à une autre, plus interne, qui lui vrillait le ventre.

Soudain, il sentit de la salive lui couler entre les fesses, et aussitôt un doigt résolu le pointa. Instinctivement, il se contracta, mais la pression dont il fut l'objet eut raison de lui en un instant. L'une après l'autre, les phalanges s'enfoncèrent lentement en lui, écartant son sphincter, lequel essayait vainement de se refermer pour les repousser. Quand il fut au bout, l'homme le fouilla longuement, comme un ver frétilant qui se tortillait en lui, gigotait, lui parcourait tout le tour, à l'intérieur de lui.

L'homme ressortit et, lui attrapant de l'autre main les cheveux à la nuque, il lui renfonça le majeur tout en lui tirant la tête en arrière. En synchronisme, il retirait le doigt et lui repoussait le torse sur la table, puis il le relevait à demi et en même temps se replongeait au plus profond de lui. Il accéléra le rythme, et Thomas ahanait à chacun de ces allers-retours, secoué comme un hochet, criant chaque fois qu'on lui tirait les cheveux en l'empalant. Ce fut un très mauvais moment, pénible, angoissant, où il sentait monter la violence de son protecteur.

Enfin, on l'abandonna. Thomas resta sur la table, essoufflé, tandis qu'il entendait aller et venir dans la pièce. Soudain on lui arracha les chaussures, on lui tira le pantalon, le débarrassa du slip. Il fut attrapé par le bras, redressé, ramené sur ses jambes. L'homme l'effraya : ses yeux brillaient comme quelqu'un qui vient d'avoir une excellente idée ! Il fut entraîné hors du bureau, encore ahuri par ce qu'il avait subi, incapable de deviner ce qu'il allait encore endurer.

En chaussettes, il suivit M. Lim, plus nu que lui, et ils traversèrent le bureau bien rangé de son assistante – ce qui lui parut tout à fait surréel. Ils descendirent au premier étage, entièrement désert, et ils entrèrent dans le hall d'exposition.

M. Lim s'arrêta devant le mannequin d'une jeune fille, monté sur une selle pour présenter une tenue d'équitation, et il décrocha la rêne qu'on lui avait glissée entre les doigts pour les besoins de la mise en scène. Puis il alla vers un mur où étaient suspendues différentes tenues de sport, il en écarta les cintres, et il poussa Thomas face au fond. Il lui enroula les poignets dans la lanière, fit un nœud serré, puis il lui tira les bras en l'air et les lui attacha à la tringle métallique, au-dessus de lui, à deux mètres du sol.

Thomas ne comprenait pas pourquoi M. Lim avait besoin de le lier de la sorte, et cela lui faisait peur, le renvoyant aux terribles jours passés dans le cagibi. Il l'entendit s'éloigner. Il se sentait particulièrement exposé, attaché tout nu, les bras en l'air, dans cette grande salle déserte. Puis le pas assourdi des pieds nus revint. L'instant d'après, un objet lui effleura les épaules : quelque chose de fin, de dur et flexible à la fois. On lui en caressa le dos, on descendit tout le long de son flanc droit, s'arrêtant longuement sur ses reins et ses fesses en tournant et retournant. À l'instant où on lui en tapota la cuisse, il comprit. Son sang se glaça : il se souvint que la cavalière tenait un stick à la main ! Interloqué, il sentit la tige souple lui passer entre les fesses, le provoquer en s'insinuant dans sa raie, suivre sa colonne vertébrale, remonter sur ses bras tendus et, là, quand elle lui caressa le biceps, il eut la confirmation de son appréhension en reconnaissant la languette de cuir noire qui la terminait ! Il fut horrifié : pourquoi M. Lim faisait-il cela ? Il n'allait tout de même pas...

La cravache se retira. Il aurait voulu comprendre ce qui se passait derrière lui, mais ses bras relevés ne lui permettaient pas de se retourner. Et soudain, incrédule, il entendit un sifflement. Le premier coup lui barra le milieu du dos, sous les omoplates ; il hurla ! Jamais il n'avait connu de douleur aussi foudroyante !... Le second lui vint sur les reins ; il se tordit comme un ver, se projetant en vain contre le mur... Le troisième lui traversa le derrière, plus fort encore que les précédents, et il eut l'impression que sa peau avait éclaté !... Le quatrième le mordit juste un peu plus bas, dans le pli sous les fesses, et il hurla comme un damné. Il bondit sous le cinquième qui lui avait cinglé les cuisses. Le souffle coupé, il ouvrait désespérément la bouche à la recherche de l'air.

Puis il y eut un temps pendant lequel il eut tout le loisir de sentir ces cinq étages de feu monter en lui, le vriller de toute part, s'emparer de son corps entier ; la douleur pulsait comme un cœur impitoyable, il haletait, les larmes coulaient en abondance sur ses joues. La main de

M. Lim fut de nouveau sur lui, le caressant avec tendresse là où il venait de le fouetter cruellement, réveillant les aiguilles ardentes qui le transperçaient. Il lui prit en particulier les fesses avec une telle avidité, il les lui tritura avec un tel appétit, qu'il le fit hurler. Il se rendit compte qu'en même temps l'homme lui parlait dans sa langue, avec des intonations douces, presque amoureuses.

M. Lim lui passa un pied entre les siens et l'obligea à ouvrir les jambes ; il fut à demi suspendu, retenu par la lanière à la tringle. Il sentit de nouveau des doigts se glisser entre ses fesses, les séparer, chercher son orifice, l'écartier. Puis une poitrine se colla contre son dos, un ventre épousa ses reins, et le membre, non moins dur qu'un morceau de bois, se tortilla le long de sa raie, le gland gonflé se poussa. Une pression s'appliqua entre ses fesses, et il ne fallut pas longtemps pour que ses chairs si souvent pratiquées cédassent et fussent ouvertes. Tout le corps brûlant, il gémit douloureusement tandis que l'organe tendu le repoussait, s'insinuait avec cruauté dans ses muqueuses, s'enfonçait au plus profond de lui. L'homme grogna de satisfaction. Il se mit en mouvement, d'abord avec retenue, puis graduellement il accéléra le rythme de sa cadence. Soudain, il l'attrapa par les cheveux, lui renversa la tête en la tordant sur le côté, et il l'embrassa sauvagement, le mordant à la bouche. De l'autre main, il lui griffait le bras, l'aisselle, le flanc de haut en bas. Thomas avait l'impression que le sexe qui l'avait pénétré n'en finissait pas de durcir, devenait toujours plus féroce, plus implacable.

Enfin il sentit une secousse, comme d'un homme tétanisé par un éclair, et il reconnut en lui les cabrades du sexe qui se libérait... Pourtant, M. Lim ensuite resta encore un long temps ancré à son dos, à lui caresser les flancs et les hanches, le visage plongé dans son cou, enfoncé sous ses cheveux, et, avec une sorte de langueur apaisée, il l'embrassait doucement derrière l'oreille.

## L'Octogone

Malgré le moelleux des sièges en cuir de la Mercedes, les cinq barres qui s'étendaient en travers de son dos et de ses cuisses continuaient d'élancer douloureusement Thomas. Il avait eu du mal à se rhabiller, à renfiler son pantalon et sa chemise. Il en voulait énormément à M. Lim : même dans le cagibi, on ne lui avait jamais fait subir une douleur aussi épouvantable !...

Le trajet lui paraissait particulièrement long. Il faisait nuit à présent, et il ne reconnaissait évidemment rien de la route. Il fut surpris quand M. Lim vira et s'engagea dans une sorte de terrain vague. La voiture roula lentement en direction d'un bâtiment octogonal en briques de ciment, sombre et très sale d'aspect, avec des fenêtres horizontales étroites comme des meurtrières ; on aurait dit un entrepôt abandonné. Mais lorsque la Mercedes pénétra dans le rez-de-chaussée qui faisait office de parking, Thomas fut ébloui par le nombre d'automobiles de luxe qui y étaient garées.

Ils descendirent de voiture, et ils se dirigèrent vers une porte métallique dont les gros rivets pouvaient faire croire qu'elle était blindée. M. Lim sonna. Un guichet s'éclaira ; tout de suite, le battant s'ouvrit. Il lui posa la main sur l'épaule et le poussa fermement en avant.

À l'intérieur, Thomas découvrit un bar enfumé mais luxueux, entièrement décoré dans des tons d'écarlate mêlés de formes en métal argenté, plein de pénombres et de reflets. Une musique asiatique abâtardie de slow occidental dégoulinait des plafonds. Pendant que M. Lim s'arrêtait à la réception, Thomas fit des yeux discrètement le tour de la salle. Assis à de petites tables rondes, des hommes mûrs étaient avec de ravissantes fillettes dont ils caressaient les longs cheveux, d'un noir soyeux, ou bien ils câlinaient de jeunes garçons minces et graciles, aux yeux bordés de cils charbonneux, qu'ils tenaient tendrement sur leurs genoux.

M. Lim prit la clé qu'on lui tendait, puis il rejoignit une table libre. Il fit signe à Thomas de s'asseoir sur la banquette, avant de prendre une chaise en face de lui.

Une serveuse s'approcha. Elle portait une combinaison en tissu synthétique argenté qui lui moulait le buste jusqu'au cou, mais... qui la laissait nue de la taille aux pieds ! Thomas était sidéré. Il avait le nez quasiment à la hauteur des hanches de la jeune femme, là où s'arrêtait le blouson. Et il ne pouvait s'empêcher d'observer à la dérobée le ventre lisse, les aines tendres et déliées, les cuisses étroites, le renflement du sexe parfaitement épilé – où pourtant ne se distinguait la fente qu'à peine, aussi fine qu'un cheveu... M. Lim commanda.

On leur servit bientôt deux grands bols de crevettes au curry et lait de coco, et un flacon de porcelaine avec lequel M. Lim emplit deux petits godets d'un liquide aussi clair que de l'eau. Pendant qu'il vidait le premier d'un trait, Thomas porta le sien à son nez avant d'y tremper les lèvres prudemment. C'était un alcool fort, chaud, mais qui se buvait assez facilement.

Tout en mangeant, il observait les allées et venues autour de lui. Les serveuses étaient toutes dans la même tenue, le plateau à la main, et sans paraître gênées. Il comprit par ailleurs rapidement qu'il était à la convergence des regards de bien des hommes attablés : la couleur



de ses cheveux et la clarté de sa peau, évidemment, ne passaient pas inaperçues.

Ils avaient terminé et leurs couverts avaient été retirés depuis un moment, quand il remarqua une jeune femme qui venait d'entrer et qui traversait la salle droit vers eux. Elle s'arrêta devant leur table, et il écarquilla les yeux en découvrant le superbe manteau qu'elle portait, de fourrure blanche, au poil long et fluide, et dans lequel elle s'enveloppait douillettement malgré la chaleur. Il en eut le souffle coupé : il n'avait jamais rien vu d'aussi fort, d'aussi érotique, si proche de ses fantasmes les plus intimes.

M. Lim se leva. Devant lui, elle joignit les paumes en un geste de prière et baissa la tête jusqu'à toucher les doigts du front ; il répondit en portant les mains sous le menton mais en restant droit. Puis ils s'assirent. Il désigna Thomas en disant seulement : « Kim », après quoi il se tourna et fit : « Hansa ». Une serveuse apporta un troisième godet, et M. Lim servit la jeune femme. Ensuite, ils parlèrent entre eux.

Hansa s'était mise sur la banquette à la gauche de Thomas. Elle était impressionnante : son visage était blanc comme une lune ; ses lèvres, minuscules et peintes en rouge vif ; ses cheveux, longs, et d'un noir laqué. Au bout de ses jambes croisées, des chaussures vernies carmin, à talon aiguille, pointaient comme des dagues. Mais ce qui hypnotisait Thomas, c'était le manteau de fourrure : il était ample, et à la fois il enveloppait la jeune femme de près ; il paraissait chaud et léger, tendre, électrique ; son col s'entrouvrait dans un flou délicat, et il laissait deviner l'amorce du trait net qui séparait les seins ; en bas, dans un entrebâillement, il apercevait la nudité de la cuisse, blanche et douce comme du sucre glace, découverte très haut : ou bien la jeune femme portait une jupe vraiment très courte, ou bien, comme les serveuses...

M. Lim, qui parlait avec volubilité, soudain le désigna. Hansa se tourna pour le dévisager. Les yeux étaient si bridés qu'on pouvait douter si elle parvenait à y voir, et pourtant il passait entre les deux lignes des paupières un regard d'une telle intensité qu'il en eut la chair de poule. Elle le détailla impudiquement, de la tête aux pieds et, encore une fois, il ne put s'empêcher de voir ce qu'elle voyait de lui : son costume clair, son coude droit sur la table et la main dont il se masquait timidement la bouche, la manchette de sa chemise qui dépassait, le pli qui cassait la veste sur l'épaule... Il se douta qu'elle imaginait facilement ce qu'un garçon aussi jeune faisait en compagnie d'un homme aussi riche – ou plutôt ce que l'homme faisait avec le garçon. Elle lui sourit, mais d'une façon si retenue et si glaciale qu'il eut l'impression d'être face à la lame d'un sabre de samouraï.

Soudain, elle lui caressa la joue. Il s'était attendu à tout sauf à cela ! Il n'aurait jamais pensé qu'elle pût avoir la plus légère attention pour lui. De ses ongles étroits et longs, vernis d'une laque sombre, elle lui repoussa doucement les cheveux derrière l'oreille. « He's so cute... » murmura-t-elle. Thomas rougit ; en reconnaissant l'anglais, il avait compris qu'elle parlait pour lui, et, bien qu'il n'en eût pas saisi le sens, le dernier mot résonna dans son imagination comme très sensuel ; la manière dont elle fit glisser une mèche de ses cheveux autour de son doigt le lui confirma. « Lovely boy toy, indeed ! » Elle lui toucha le col de la chemise, et le tripota de façon indiscreète. Il ne savait comment se comporter. Elle frôla le nœud de sa cravate, fit mine de l'ajuster affectueusement. « You are fond of these little Farangs, aren't you ? » demanda-t-elle à M. Lim qui ne comprit manifestement pas. La main descendit sur la manche de sa veste et lui caressa le poignet. Thomas, en sentant les doigts impudiques venir sur les siens, jeta un coup d'œil gêné à M. Lim. Celui-ci se tenait raide sur sa chaise, les traits tirés, les yeux fixés sur la main de la jeune femme qui jouait innocemment avec la sienne, comme avec un petit animal domestique.

Elle s'adressa enfin à Thomas directement : « OK. The old man told me to teach you the blow job... You understand what I say ? » Il hocha timidement la tête même s'il n'avait pas tout saisi. « Did you ever suck ?... » Cette fois, il se résolut à faire un signe d'incompréhension. « Since when you do the call-boy ? » Il rougit dans l'incapacité de lui répondre, ne sachant de quoi elle parlait. Elle haussa les épaules : « Well, never mind. »

Elle reprit son godet et but une goutte d'alcool, M. Lim vida le sien d'un trait, et ils se remirent à parler ensemble.

Soudain, il sentit sous la table quelque chose contre sa jambe gauche. C'était la main de la jeune femme ! Son membre se réveilla d'un coup, se dressant comme un diable dans son pantalon. Était-ce l'environnement ? l'alcool ? la douceur de ce contact ? Hansa était-elle une professionnelle ? Un simple frôlement avait suffi à le faire se tendre brutalement... La main passa sur sa cuisse, se coula le long de son aine, avança encore. Son ventre se creusa dans l'appréhension de ce qui allait se produire. Il tressaillit quand elle l'effleura : il était à cet instant tout à fait raidi ! Il essaya désespérément de masquer son émoi. La jeune femme regardait M. Lim tout en parlant, mais celui-ci semblait l'écouter distraitement, il leur jetait à l'un et à l'autre de fréquents coups d'œil, comme s'il les surveillait. Hansa continuait de jouer nonchalamment avec la tige durcie qui pointait dans le pantalon, elle la faisait coulisser en la pressant doucement entre ses doigts. Il aurait dit qu'elle l'évaluait. Il avait beaucoup de mal à garder une contenance ; les yeux lui sortaient de la tête, et il s'était détourné ; il retrouva les lèvres pour respirer plus discrètement. Elle se tourna vers

lui : « Mmh, boy, your boner has popped up truly fast, hasn't it ? » Il se douta de quoi elle parlait ; mais M. Lim ? ne comprenait-il véritablement pas ce qui se passait ?

Sur une petite scène, des projecteurs s'allumèrent, et des jeunes filles plus jolies les unes que les autres vinrent se déshabiller en dansant, tout en s'enroulant autour de barres chromées. L'attention de M. Lim fut détournée quelques instants ; Hansa, vive comme une chatte, ressortit sa main pour attraper le poignet gauche de Thomas et le cacher aussitôt sous la table. Elle le conduisit sur elle, le guida entre ses cuisses, et sa main fut dans le duvet de la fourrure. Il tressaillit à ce contact délicieux, chaud et électrique ; son membre eut un nouveau sursaut. Elle le fit passer par l'entrebâillement du manteau et caresser la face interne de sa jambe. La peau en était d'une douceur indicible, tiède, veloutée. Il la regarda brièvement : elle paraissait impassible, presque aussi absorbée que M. Lim par le spectacle sur la scène. Elle lui fit remonter la main dans sa brèche, et il sentit sur ses doigts se resserrer l'espace, de plus en plus chaud et moite. Elle n'avait effectivement pas de jupe dessous. Soudain, il buta contre un renflement, souple et ferme à la fois. Elle n'avait pas de culotte non plus ! Elle lui plaqua la main sur son petit dôme, qui était entièrement épilé, et elle l'obligea de la frotter, là. Une bouffée de chaleur lui était montée à la tête ; la cravate l'étranglait, le col était trop serré... Mais la prise ne lui laissait pas de choix, elle lui poussait les doigts contre elle, et bientôt elle les lui enfonça dans sa chair. À ce moment, quelque chose de mouillé vint à sa rencontre ; il sursauta à cette sensation inattendue. Il n'osait plus regarder la jeune femme qui affectait, de sa main libre, de porter son godet aux lèvres. Maintenant, elle lui pressait le poignet entre ses cuisses, qu'elle resserrait rythmiquement, et il sentait un liquide chaud lui suinter sur la main.

Brusquement, M. Lim abandonna le spectacle des strip-teaseuses et se retourna vers eux. Aussitôt Hansa se figea. Thomas restait la main emprisonnée, encore bien plus embarrassé. Derrière ses lunettes aux fines montures d'or, il les regardait tour à tour par-dessus la table, comme s'il avait eu cette fois la confirmation qu'il se passait quelque chose. La jeune femme se détourna du côté des projecteurs et dit quelques mots ; M. Lim n'y jeta qu'un coup d'œil, mais elle eut le temps de ramener le poignet de Thomas sur la table. Horriblement gêné, il cacha aussitôt sa main poisseuse sous l'autre. La jeune femme eut une sorte de rire joyeux et saccadé qui fit diversion.

Thomas restait tout de même très mal à l'aise en sentant M. Lim le dévisager : il l'examinait comme s'il cherchait un défaut. Il se frotta discrètement la main pour en effacer la brillance qui la maculait. Tout à coup, sans raison, M. Lim lui sourit. Thomas s'y attendait si peu que, sans réfléchir, il lui sourit en retour.

Quelques instants plus tard, M. Lim se leva et Hansa en fit autant ; Thomas les imita. Il s'aperçut qu'il était presque aussi grand que la jeune femme. Ils traversèrent la salle en contournant les tables ; les hommes qui avaient des fillettes maintenant leur passaient la main sous la jupe, et ceux qui tenaient des petits garçons leur suçaient la bouche comme de gros scarabées posés sur une grappe de raisin.

Ils s'arrêtèrent devant une large colonne qui renfermait un ascenseur, et M. Lim appuya sur le bouton d'appel. Hansa attendait à côté en détaillant Thomas de la tête aux pieds, tel une bête curieuse ; elle lui fixait les lèvres comme s'il avait eu quelque chose là, ou comme si elle avait voulu les mordre. Il évitait de la regarder, car il n'avait pas la force de croiser ces yeux durs, impersonnels, qui avaient quelque chose de cruel, et qui le faisaient penser aux kamikazes japonais.

Ils entrèrent dans la cabine. M. Lim appuya sur le bouton du dernier étage. La porte se referma sur eux, et ils s'élevèrent. Thomas avait la gorge sèche. Il avait terriblement envie de découvrir ce que contenait ce manteau : ce devait être extraordinairement doux, chaud, voluptueux ; il rêvait de s'y lover... Pour ne pas se montrer indiscret, il détourna les yeux et tomba sur son propre reflet, dans le miroir qui garnissait la cabine. Il se trouva plutôt mignon dans son costume sable, avec la cravate bleu sombre moirée de rouge, ses cheveux sagement coiffés qui encadraient son visage fin ; on n'aurait jamais pu croire que, quelques heures plus tôt, nu et attaché comme un esclave, il avait été brutalement fouetté et sodomisé ! Le contraste fut tellement vif que, sous l'abondance de ces sentiments contradictoires, il se sentit faible, pris d'un tremblement ; il dut se ressaisir pour rester debout.

L'ascenseur s'arrêta dans un soupir, et les portes se rouvrirent. Hansa poussa doucement Thomas sur le palier ; il vacillait un peu. Ils parcoururent un couloir circulaire. De mauvais souvenirs s'imposèrent à lui : même s'il y avait ici des moquettes luxueusement épaisses, de délicats lumignons aux murs qui dispersaient une lumière tamisée, des plafonds tendus de satin, il se doutait de ce qui se passait derrière les portes laquées de rouge, qui ne devait pas être si différent de ce qu'il avait connu dans le cagibi.

M. Lim ouvrit l'une de ces portes avec la clé que la réception lui avait donnée. La pièce dans laquelle ils entrèrent était d'un style dépouillé : murs blancs, fauteuils et futon anthracite, tapis épais, beige pâle, couvrant à demi un parquet chêne clair. Dans la lumière adroitement diffusée, la seule décoration consistait en deux gravures encadrées et accrochées symétriquement : sur la première, un jeune garçon blond, d'une dizaine d'années, se tenait de face, tout nu, les mains posées sur les hanches, son petit sexe en Y se soulevant à la suture des aines ; sur l'autre, le même garçon dans la même position, mais de dos, tout aussi nu, présentait ses fesses serrées et bien fendues. Tho-

mas fut confirmé dans sa crainte qu'il se retrouvait dans un « cagibi » de luxe.

Ce fut Hansa qui s'empara de lui : elle lui passa la main en travers des épaules et l'attira, à le frôler, lui dardant son regard au fond des yeux. Il les baissa aussitôt, frissonnant au contact de la manche duve-teuse dans sa nuque. Il pouvait deviner son haleine sur son visage, le parfum que dispensait la fourrure, l'effluve un peu gras de son rouge à lèvres brillant ; il se sentait mal, il attendait et redoutait à la fois ce qui allait se produire maintenant. Elle lui posa les mains en haut du torse, sur le col de son costume ; les petits doigts descendirent entre les pans de la veste, sur la chemise. Elle se faufila sous la cravate, défit un bouton, passa par l'interstice, et vint lui prendre un tétin. Elle le pinça lentement. Surpris par l'élancement, il voulut s'écarter, mais il se fit encore plus mal et s'immobilisa. Il ouvrit la bouche tandis que les deux ongles s'enfonçaient de plus en plus intensément dans sa chair. M. Lim se tenait à côté d'eux, raide et figé, et les yeux lui sortaient de la tête pendant qu'il observait minutieusement la scène, qu'il le regardait se faire martyriser.

Elle le lâcha ; il respira de nouveau. La douleur avait été vive, mais il découvrit que de l'avoir reçue de cette jeune femme lui donnait quelque chose d'excitant. Elle tourna autour de lui en laissant glisser la main sur son bras. Par ce simple contact, il avait l'impression qu'elle prenait possession de lui, qu'elle en faisait sa chose, qu'elle le préparait avant de l'utiliser. Elle se plaça derrière lui. Il la sentit lui soulever le bas de la veste, lui mettre la main aux fesses, les palper. Elle les prit d'abord doucement, puis elle y crispa les doigts assez crûment, et il gémit car elle réveillait les marques encore fraîches de la cravache ; elle ne se doutait pas de ce qu'il venait de subir. Elle lui posa les mains sur les épaules, lui prit la veste par le revers et l'écarta, devant M. Lim, comme un rideau qui s'ouvre de part et d'autre, puis elle la lui fit glisser le long des bras.

Elle revint face à lui. Elle l'attrapa par la cravate. Il croyait qu'elle allait la dénouer, mais au contraire elle la resserra, de plus en plus fermement, comme si elle voulait l'étrangler. Une montée d'angoisse l'envahit et il porta les mains à sa gorge pour la repousser. Elle rit ; et elle le lâcha. Puis elle défit le nœud avec des gestes légers et habiles, comme un papillon qui volette autour d'un buisson de fleurs ; l'instant d'après, la cravate coulissait le long de son col.

Elle finit de déboutonner la chemise de haut en bas, à petits coups, d'un mouvement vif, par saccades. Puis elle l'écarta, et elle lui passa la main sur le ventre, le malaxant, le pinçant et le serrant entre ses doigts pour en faire saillir un mince repli, tout en parlant à M. Lim comme si elle lui faisait l'article. Parfois, la fourrure de la jeune femme le frôlait, et il frémissait, il était sur des charbons ardents.

La main descendit à plat sur sa braguette, elle la repassa comme une couturière à la recherche d'un faux pli, elle la palpa longuement. Il en eut des frissons qui lui montèrent des bourses jusqu'à la nuque ; de nouveau, il s'était raidi, instantanément. Elle lui appuya dessus, faisant rouler entre deux doigts son organe qui se tordait en tous sens comme un petit animal affolé. M. Lim s'était encore approché, il suivait la scène avidement, ses yeux ne quittaient pas les ongles, d'un rouge presque noir, qui palpaient sur l'ourlet repoussé de l'intérieur.

La jeune femme alla s'asseoir dans un fauteuil tout en entraînant Thomas avec elle, et elle le plaça debout entre ses jambes écartées. Il frissonna en sentant les doigts se poser sur lui et, lentement, impudiquement, lui abaisser la fermeture-éclair. Elle passa la main dans l'ouverture, lui froissa le slip, elle tripota son membre, comme magnétisé, qui semblait vouloir s'avancer, se porter vers elle. Elle le malaxa dans la chaleur du tissu tendre et douillet, elle le fit se dresser, se retourner, et bientôt il pointa sous le bord de l'élastique. Du bout des ongles, elle suivit la tige de sa verge, tout le long, elle contourna la base de son gland et, malgré le coton qui l'enveloppait, l'impression était fantastique, ce courant acide déclenchait à la surface de son organe une myriade de petits éclairs électriques qui se répandaient partout dans son corps. Tout en le caressant, en variant la pression de ses doigts sur sa chair, en modifiant son mouvement le long de son gonflement, elle l'observait et riait. Humilié de se faire manipuler, d'être moqué sans qu'il n'y pût rien, il renversa la tête et se mordit la lèvre pour maîtriser un plaisir si vif qu'il embrasait toutes ses veines. Il ne faisait plus attention à M. Lim qui tournait autour d'eux pour découvrir la séance sous toutes ses perspectives ; il n'existait plus pour lui que cette main experte qui le tenait serré dans le coton chiffonné de son slip.

Soudain elle se leva, l'attrapa par l'épaule, et le renversa dans le fauteuil qu'elle venait de quitter. Il resta les bras en travers, la nuque dans le dossier, une jambe par-dessus l'accoudoir. Elle empoigna la ceinture, la dégrafa en un tournemain, et finit de lui ouvrir le pantalon. « The best way to understand is to get it done... » Elle lui baissa l'élastique du slip sous les bourses, et elle s'empara du membre qu'elle avait excité si intensément. D'un mouvement de préhension terriblement efficace, qui le serrait et y faisait remonter le sang à la fois, elle le fit durcir, s'allonger encore. « You know what my name "Hansa" means ?... Bliss ! Supreme happiness !... You gonna estimate by yourself. » Et elle le prit en bouche.

M. Lim lui avait déjà fait connaître cette sensation, mais la vivacité de celle que Hansa lui communiqua à cet instant fut sans commune mesure. Il avait l'impression de se perdre dans ce palais, de grandir sans fin, de s'ouvrir comme une ramée. Il sentait la langue tourner autour de son gland, le baigner dans une salive tiède et fluente, l'aspirer

comme pour lui tirer la moelle. Il se cambrait en se cramponnant aux accoudoirs, il crispait les orteils dans ses chaussures, il se tortillait comme un ver. M. Lim, qui avait ouvert son pantalon, se masturbait sous son nez en le regardant. De temps en temps, la jeune femme s'écartait, elle le reprenait un moment avec la main, puis elle s'empalait de nouveau sur lui. Elle lui attrapait les testicules par-dessous, elle les caressait de la pointe des ongles, elle les serrait doucement. Une crampe délicieuse montait en lui, mais il se retenait de toutes ses forces, de honte de se laisser aller à sa crise devant ceux qui l'observaient. Cependant, la jeune femme était d'une adresse diabolique, et il comprit que la violence de la congestion était en train de le submerger, qu'il ne pourrait plus la repousser bien longtemps.

Il se produisit alors un phénomène nouveau et inquiétant : il sentit quelque chose se rompre en lui, tout son corps sembla éclater, et un flux se libéra. La jeune femme se retira aussitôt, le reprit dans sa main et, tandis qu'elle finissait de le masturber intensément, plusieurs jets d'un liquide translucide jaillirent de son gland pour retomber en travers de son ventre ! La jouissance qu'il ressentit fut immense, accompagnée par une honte non moins énorme de s'être « fait dessus » ! Il ne comprenait pas ce qu'il lui était arrivé. La jeune femme éclata de rire et dit quelque chose à M. Lim, mais d'une voix et d'un ton si vulgaires, qu'il en fut mortifié. Elle lui pressa les bourses et la verge pour en exprimer les dernières gouttes qu'elle lui versa dans le nombril.

M. Lim se pencha avec une sorte de tendresse sur ces marques étranges, laiteuses et gluantes, qui en fait ne ressemblaient pas à du pipi. Il y mit la main, il parut se complaire à les lui étaler sur le ventre, puis il porta les doigts à ses lèvres et les lécha avec délectation. La jeune femme demanda à Thomas : « Would it be your first time, by any chance ? » Il devina qu'il venait d'accomplir ce dont il avait entendu, dans la cour de récréation, des garçons plus âgés se vanter. Il se laissa emporter par le délicieux soulagement qui l'avait envahi.

Cependant, une brusque fatigue l'assomma. Il aurait voulu que la séance s'arrêtât là, qu'on le laissât tranquille, qu'on le ramenât et qu'il retrouvât son lit. Mais il sentit qu'on lui retirait ses chaussures, la jeune femme lui baissait le pantalon, elle achevait de le lui ôter avec le slip. Elle l'attrapa par une main, et elle le força à se remettre sur ses pieds. D'une caresse sur les épaules, elle repoussa la chemise qui glissa par terre, puis, avec un mouchoir en papier, elle lui essuya le ventre.

Thomas, entièrement nu sauf ses chaussettes blanches et la Rolex qui lui barrait le poignet, avait du mal à rester sur ses jambes. M. Lim, qui lui aussi s'était débarrassé de son costume et avait tout enlevé jusqu'aux lunettes, s'approcha, lui tourna autour, lui passa doucement la main sur le bras, lui caressa le dos en suivant du bout des doigts les marques encore sensibles qui le traversaient, puis descendit lui peloter

les fesses. Thomas ne put s'empêcher de gémir, pris par une sorte de répulsion, de dégrisement, qui avait suivi sa fabuleuse jouissance, surtout lorsque la main qui le tripotait se glissa indiscretement le long de sa raie, lui fit sentir la pointe d'un doigt, lui toucha l'anus.

Hansa le prit par les cheveux, à la hauteur de l'occiput, et elle lui renversa la tête : « Time for practice, now. » Elle le fit pivoter sur lui-même et, là, elle s'interrompit. Il comprit qu'elle découvrait seulement l'état de son dos. Mais elle ne dit rien, et elle le conduisit devant M. Lim qui s'était assis dans le fauteuil. Elle lui pesa sur les épaules pour le mettre à genoux, puis elle le poussa vers l'homme qui patientait en se masturbant lentement. « Now, you have to remember what I've done to you ... » Thomas savait ce qui l'attendait ; néanmoins il fut surpris quand la jeune femme le lâcha pour lui attraper les bras et les tirer en arrière. Il sentit soudain une sorte de corde élastique s'enrouler autour de ses poignets, les serrer, les retenir ensemble ! La peur, qui n'était jamais loin, revint d'un coup. « First, all by your mouth ! »

Le temps qu'on finît de l'attacher, il tenta de se ressaisir et, comme un élève qui a peur de se faire renvoyer, il prit sur lui ; il ne fallait pas qu'il dît M. Lim une seconde fois. Bizarrement, d'avoir les mains liées le rassura : ce n'était pas tout à fait lui qui allait accomplir ce service dégradant. Il se rappela ce que la jeune femme lui avait fait, ce qu'il avait ressenti, et, d'une manière générale, ce qu'il eût aimé qu'on lui fit. L'organe n'était d'ailleurs pas si effrayant : tendu droit vers lui, entièrement décalotté, le gland était bien découpé par le sillon qui le creusait tout autour, brillant d'un liquide clair et filant, et la base, soutenue par le renflement des bourses rétractées, était surmontée par un buisson brun, pas moins dépouillé que du lichen en hiver. Il se décida.

Entrouvrant la bouche, il avança la langue et lécha la fente étroite qui palpitait comme le museau d'un alevin. Il fut surpris par la réaction de M. Lim qui sursauta sur son siège en émettant un grognement aigu. Il recommença, et il acquit rapidement la satisfaction de découvrir le pouvoir qu'il avait, comment chacun des passages de sa langue mettait l'homme en ébullition, lui faisait perdre son contrôle. Puis arrondissant les lèvres, il les appliqua exactement sur la pointe de la verge, et elle tressaillit vivement ; M. Lim gémissait comme s'il souffrait. Il s'avança en prenant garde de ne pas frôler la muqueuse délicate de ses dents, il enveloppa le gland en refermant les lèvres sur le sillon à sa base, mais il n'alla pas plus loin. Ainsi, il pouvait sans peine tenir en lui l'organe, pas plus gros qu'une prune, et contrôler les sensations qu'il lui communiquait. Il tourna sa langue autour, le comprima sous son palais, y fit coulisser l'anneau serré de ses lèvres, et petit à petit il installa une caresse intense mais légère, pour distiller un



plaisir continu, sans fin, sans conclusion. M. Lim semblait au nirvana, il se raidissait dans son fauteuil en poussant des grognements articulés qui exprimaient clairement son bonheur.

Soudain il entendit la jeune femme lui chuchoter à l'oreille : « You're doing a good job to this bad guy who mistreated you... I'm going to give you another trick which will cheer you up... » Et ses petites mains délicates lui écartèrent les fesses. Il sursauta brusquement en sentant quelque chose de mouillé lui glisser dans la raie ! Un bref instant, il crut qu'elle y avait mis un poisson, comme la fois où il avait vu, en Lozère, les garçons du village laisser tomber une anguille dans le corsage d'une fille, à défaut de pouvoir lui peloter les seins. Mais il comprit bientôt que c'était la langue de la jeune femme qu'il avait là ! Elle lui léchait la fente, elle montait et descendait, tout le long, elle frétillait sur son petit trou ! La sensation était tellement extraordinaire qu'elle lui brouilla la vue, et il eut le plus grand mal à se concentrer sur ce qu'il faisait. La pointe humide se rassembla sur son orifice, le lui entrouvrit, le remplit de salive, s'avança. Il ressentait des impressions si délicieuses qu'il se mit à trembler de tout son corps. Les soubresauts dont il fut agité se transmirent par sa gorge à l'organe qu'il avait en bouche.

Tout à coup, avec un cri plus haut et plus sauvage que les autres, M. Lim le repoussa en se levant d'un bond. Stupéfait, il le vit danser sur place, lâchant des gémissements plaintifs et secouant les mains à distance de son sexe, comme s'il lui brûlait. Il devina que, au point de se perdre, il s'efforçait simplement de se retenir. La jeune femme s'était écartée et avait mis la main devant la bouche pour dissimuler un petit rire saccadé. « Seems to be effective, my pupil, no ? »

Elle attrapa Thomas par le bras et il dut se lever, ses poignets toujours liés dans le dos. La mollesse où l'avaient porté les dernières sensations le fit vaciller. Elle lui sourit avec une sorte de commisération, comme si elle était prise d'une profonde tendresse pour lui. Et, à sa stupéfaction, il la vit écarter lentement son manteau ; il en eut la chair de poule. Les jambes lui manquèrent une nouvelle fois, et ce ne fut que par un sursaut qu'il réussit à rester debout. Elle était nue dessous ; la poitrine, petite mais resserrée, saillait d'une manière provocante ; le sexe ne se devinait que par une légère ombre au bas du ventre ; la taille était fine comme une lame, et les hanches appelaient la main. Elle s'approcha, le prit dans ses bras, et le serra contre elle. Il sentit les petits mamelons, durs comme des cornes, se presser contre sa poitrine ; une chaleur sèche l'enveloppait ; son parfum était étourdissant. Il avait recommencé de bander à neuf. C'était incroyable d'être là. M. Lim, qui était parvenu à se reprendre, les regardait intensément, les yeux hors de la tête.

Elle se prit le sein dans le creux de la paume et le fit saillir. « Come on... Enjoy... » Elle lui passa la main dans la nuque, le courba sur elle, et il eut le petit téton entre les lèvres. Il le suçait, d'abord timidement, puis avec de plus en plus de plaisir, tandis qu'elle lui enfonçait les ongles dans la peau du crâne et lui rebroussait les cheveux en remontant depuis sa nuque jusqu'au sommet de sa tête.

Elle ferma le poing dans ses cheveux et le tira doucement en arrière pour l'écarter. Elle se pencha sur lui, l'embrassa sur la bouche. Ce ne fut d'abord qu'une légère caresse, puis elle lui entrouvrit les lèvres, elle se pressa contre lui, elle le mordilla tendrement. Tandis qu'elle tournait et retournait sur lui, elle le titillait de sa langue, pointue comme une sucette, et elle continuait de crisper ses doigts dans ses cheveux. La caresse était tellement suave qu'il se sentait fondre, il se laissait aller, il s'abandonnait dans ces mains qui le tenaient et faisaient de lui leur plaisir.

Ce fut à ce moment qu'elle referma le manteau autour de leurs corps réunis. Il rouvrit les yeux, car il avait cru s'évanouir ! Collé contre le torse satiné de la jeune femme, sa bouche abandonnée à la sienne, sa langue repoussée par une flèche impudique et volontaire, il sentit soudain sur son dos, ses bras, ses fesses, la caresse voluptueuse de la fourrure qui le ceignait, l'emmailotait, le faisait disparaître. Il referma les yeux et, malgré ses mains attachées – mais qu'aurait-il pu en faire s'il les avait eues libres ? – il pria pour que cet instant durât le reste de sa vie.

La jeune femme recula pas à pas et l'emmena sur le futon où elle s'étendit sur le dos en l'entraînant. Elle écarta les jambes, lui glissa la main sous le ventre, et il tressaillit en la sentant s'emparer de son membre tendu. Elle le guida, et, soudain, il entra dans le lieu le plus doux qu'il eût jamais connu. Une sorte de fourreau vivant, à la fois humide et tiède, étroit, qui le serrait délicieusement, dans lequel il plongeait avec une volupté ahurissante. La jeune femme lui referma les bras autour du dos, elle le prit tendrement et, instinctivement, il eut ce mouvement des reins, d'avant en arrière, qui lui fit parcourir cette fente merveilleuse. Le manteau l'enveloppait, il sentait la suave caresse de la fourrure sur ses épaules, entre ses omoplates, sur ses bras, le long de ses cuisses, et il comprit qu'il n'avait pas traversé toutes ces épreuves en vain, que ce n'était pas pour rien qu'il se retrouvait si loin de chez lui, qu'il avait été séparé de sa mère. Il vivait un rêve fantastique, un rêve qu'il n'aurait jamais pu formuler lui-même ; il n'était plus Thomas, ni Kim : il était.

Soudain, il revint à la réalité, réveillé par la voix aigrelette de M. Lim qui montait dans les aigus. Comme obéissant à un ordre, Hansa écarta les pans du manteau, et, instantanément, Thomas « vit ». Il se vit étendu sur la jeune femme, son dos qui se cambrait, ses épaules qui

roulaient, ses mains croisées sur les reins, la corde élastique autour de ses poignets recouvrant à demi le bracelet de la Rolex, ses fesses contractées qui montaient et descendaient en rythme, et jusqu'aux chaussettes blanches qui formaient des stries moelleuses sur ses chevilles, au bout de ses jambes minces.

Il sentit l'homme s'agenouiller derrière lui ; il fut pris par les pieds, on lui écarta les jambes. Puis on s'empara de son derrière qui fut immobilisé dans une prise assez vigoureuse. Une giclée de salive lui tomba dans la raie. Un doigt lui étala le liquide tiède de bas en haut, le fourra dans son petit trou contracté, l'y poussa nerveusement. Soudain, l'homme s'allongea sur lui et, tout de suite, l'organe dur et chaud le pointa entre les fesses. Son orifice fut forcé, il cria, il se tordit entre les deux corps qui l'enveloppaient, mais il ne put empêcher le sexe tendu et vibrant de s'enfoncer et se planter une nouvelle fois au plus profond de lui. La jeune femme lui prit alors le visage dans ses mains, et elle l'embrassa intensément. Il referma les yeux ; il consentit : aucun rêve n'était parfait, c'était le prix à payer pour cette prodigieuse jouissance où, au cœur de la divine fourrure, il était à la fois empalé et empalant.

L'homme se mit à le pilonner frénétiquement, dansant sur lui, le fouillant dans tous ses recoins, sous tous les angles, son ventre lui écrasant les mains et lui claquant les fesses. Enfoncé au cœur de l'intimité de la jeune femme, contraint à la passivité, les secousses dont il était l'objet se propageaient pourtant jusqu'à la pointe de son membre, et des sensations inattendues montèrent de cette vibration. Soudain, et malgré son épuisement, il se mit à trembler tandis qu'il sentait au fond de son cerveau se préparer la déflagration familière. Un éclair brillant lui brûla la rétine ; il fut parcouru de l'onde d'un terrible plaisir ; et il comprit qu'elle s'accompagnait d'un nouvel épanchement... Aux soubresauts qui lui roulèrent sur le dos, il devina que M. Lim s'était accordé avec lui.

\*

Quand ils avaient poussé la porte, la maison silencieuse était plongée dans la nuit. M. Lim, tenant Thomas par le coude, l'avait conduit dans la salle de bains, jusque devant la cabine de douche. Maintenant il se lavait longuement, profitant délicieusement de l'eau chaude qui l'inondait, passant et repassant le savon parfumé dans son cou, sous ses bras, autour de son sexe et, surtout, dans la raie irritée de ses fesses. Il était comme saoul, il ne savait plus qui il était ni où il était, à Sarcelles ou en Thaïlande ; son corps épuisé restait la dernière certitude, ses membres engourdis, son dos douloureux, son anus qui le brûlait, le dernier lien à la réalité.

Le lendemain matin, malgré le lourd sommeil dans lequel il avait sombré, Thomas entendit M<sup>me</sup> Lim entrer dans la chambre. Mais il ne bougea pas, encore lesté par les vagues délicieuses de sa fatigue, par le profond délassément que lui communiquait le lit moelleux et tiède ; et, comme dans un rêve, il vit ses cheveux blonds répandus sur l'oreiller, son épaule qui dépassait du drap... Il la sentit lui caresser le bras au travers de la couverture. « Repose-toi encore, mon fils chéri », murmura-t-elle. « Il faut que tu reprennes des forces... »

En l'entendant ressortir, il regretta seulement que M<sup>me</sup> Lim ne fût pas Hansa ; ou l'inverse. Bref, il aurait voulu qu'elles ne fussent qu'une. Puis il repensa à sa mère. En fait, l'idéal eût été que, depuis sa naissance, sa mère fût Hansa et M<sup>me</sup> Lim en même temps...